112. ANGOLA 2017

En Angola du dimanche 15 octobre au mardi 14 novembre 2017

L'Angola ! J'en rêve depuis si longtemps ! Mais suite à sa déclaration d'indépendance (du Portugal) le 11 novembre 1975, ce pays a connu une terrible guerre civile, ethnique et politique, qui ne se termina qu'en février 2002. J'ai voulu attendre encore quelques années, quinze, pour me rendre là-bas ; attendre que ce soit sécurisé, que les mines soient enlevées, les routes plus ou moins réparées, les habitants réconciliés. Je ne suis pas très courageux.
Pas facile d'organiser un voyage en Angola : à ma connaissance, aucun tour-opérateur français ne propose cette destination. Heureusement, Pierre, l'un de mes amis-voyageurs, avait pu faire un tour là-bas en 2015 (je crois) et m'a conseillé une agence que j'ai pu joindre et avec laquelle je me suis finalement mis d'accord. Il faut dire que l'Angola est connu comme étant le pays le plus cher du monde et les prix pratiqués à Luanda, la capitale, sont époustouflants (identiques à ceux de Tokyo ou Hong-Kong, pour un service moindre). Par exemple, à Luanda, il est difficile de trouver un véhicule avec chauffeur à moins de 200 euros la journée, c'est vous dire…
Pour obtenir le visa, il m'a fallu aller à Paris car un relevé d'empreintes digitales est obligatoire. Le dossier à remettre est assez important (lettre d'invitation, certificat de solvabilité, billets d'avion, carnet de vaccination fièvre jaune, etc) mais cela a été bien plus facile et rapide que prévu. Ce visa étant d'un mois maximum, j'ai dû supprimer la visite de l'est du pays (les hauts-plateaux) pais je devrais tout de même parcourir près de 4 000 km.
J'aurai certainement de nombreuses surprises (bonnes je l'espère) au cours de ce voyage où je serai conduit par Mario, un chauffeur angolais qui comprend mais ne parle pas l'anglais (heureusement, je me débrouille en portugais, la langue du pays). Mario s'occupera aussi de toute l'organisation sur place.
Mon 176ème voyage et le 194ème pays que je vais avoir plaisir à découvrir…

Drapeau de l'Angola (adopté en 1975) : les couleurs et les motifs représentent : le rouge, le sang versé pour la liberté ; le noir, le continent africain ; le jaune, les richesses du pays ; la machette, les paysans et les combats pour la liberté ; la roue dentée, les ouvriers ; l'étoile, le progrès et la liberté.

Présentation de l'Angola (d'après Wikipédia et d'autres sources) :

L'Angola est un pays du sud-ouest de l'Afrique, dans l'hémisphère sud, limitrophe de la République démocratique du Congo, de la République du Congo, de la Namibie et de la Zambie. D'une superficie de 1 246 700 km² (le 27ème du monde, plus de deux fois la France et la Belgique), l'Angola est situé entre l'Afrique centrale francophone et l'Afrique australe anglophone. Les frontières actuelles résultent de la colonisation européenne. La frontière avec la République du Congo comprend celle de l'enclave de Cabinda, séparée du reste du pays par le couloir de Moanda, à l'embouchure du fleuve Congo, où la République démocratique du Congo a un accès maritime. L'Angola est le deuxième pays lusophone par son étendue et le troisième par sa population (28 400 000 habitants, soit 23 au km²).

** Géographie et climat : le littoral d'Angola a une longueur de 1 600 km. Un relief varié s'élève en gradins depuis l'étroite plaine côtière (200 km maximum de large) vers des plateaux et massifs intérieurs. Le point culminant est le Môco, à 2 620 mètres. L'ensemble le plus massif est le plateau angolais qui déborde à l'Est les frontières de l'État (altitude moyenne de 1 000 m). À l'Est, se trouve le bassin de très grands fleuves vers l'océan Indien. Le plateau est situé directement sur le bouclier granitique qui contient très peu de structure sédimentaire.
Situé entre le tropique du Capricorne et l'équateur, l'Angola est le pays le plus étendu au sud du Sahara après la République démocratique du Congo. L'Angola connaît de fortes variations de températures. Plus on avance vers le nord, plus les précipitations sont importantes. Au nord, le climat est tropical humide avec la présence d'une saison sèche qui s'étend de juin à septembre où le temps est très voilé. Les Angolais parlent « d'hivernage ». Plus on avance vers le tropique, plus le climat est désertique ; le désert de Namibie est l'un des plus anciens, les plus secs du monde. Ce n'est pas un désert de sable mais d'ergs. Les plaines côtières sont relativement sèches et reçoivent annuellement environ 300 millimètres de précipitation. Les plateaux reçoivent 1 000 à 1 800 millimètres par an.

** Histoire et politique : vers 1482, l'explorateur portugais Diogo Cão atteint le Cap du Loup à l'embouchure du fleuve Congo. Les Portugais débarquent et gravent le blason du Portugal sur le rocher de Matadi (en République démocratique du Congo) et érigent une croix sur les côtes angolaises. Une guerre civile entre pro et anti-Portugais éclate en 1506 et se

termine avec la victoire des premiers. Le royaume Kongo est alors à son apogée et compte environ quatre millions d'habitants et est donc plus peuplé que le Portugal (1,5 million). Les relations entre Portugais et Kongos d'abord égalitaires – échange d'ivoire contre armes à feu – tournent vers une mainmise des Portugais qui, désireux de s'approprier les mines d'or et de se procurer des esclaves pour leurs colonies du Brésil, employèrent la force. Les Portugais poussent les Bakongos à faire la guerre contre les ethnies voisines afin de capturer des esclaves et les échanger contre des produits manufacturés. En 1567, le comptoir négrier de Luanda est construit au sud du Royaume du Congo.
En 1630, les Hollandais expulsent les Portugais de Luanda. Les esclaves sont alors déportés vers des plantations brésiliennes. Les côtes angolaises sont désormais devenues le plus fameux comptoir négrier de l´Afrique. En 1650, les colons portugais du Brésil parviennent à chasser les Hollandais. En 1671, les Portugais dominent les armées Mbundu et leur imposent un quota d'esclaves à fournir.
L'Angola est donc le premier pays africain à connaître le colonialisme européen. Le Portugal se limite à la région côtière et les rives du fleuve Congo. Le pays devient un vaste territoire de chasse aux esclaves à destination du Brésil et de Cuba. On estime que, du XVIème au XIXème siècle, quatre millions d'entre eux auraient survécu au voyage et seraient devenus des esclaves au Brésil. Durant tout le régime esclavagiste, l'Angola reste lié au Brésil parce qu'il lui fournissait les esclaves pour travailler dans les plantations, les mines, etc., et qu'en retour le Brésil envoyait ses trafiquants, ses fonctionnaires et « son portugais », c'est-à-dire la variété de cette langue parlée au Brésil.
Les colons portugais et brésiliens s'installent sur les côtes et se mélangent à la population noire pour consolider l'Angola comme possession portugaise, les Portugais y fondent des villes comme Luanda (1575) ou Benguela qui possèdent des prisons pour garder les esclaves jusqu'à leur embarquement. Une importante communauté métissée se développe, sa culture mêlant les coutumes africaines et celles des Portugais.
En 1836, les Portugais interdisent la Traite des Noirs. L'Angola aura été le pays le plus dépeuplé par la traite.
En 1920, après plus de 174 campagnes militaires, le Portugal contrôle tout le pays. Au cours de cette conquista, les Portugais sauront user des guerres interethniques entre Africains. Les Portugais font construire un chemin de fer de Luanda vers l'intérieur et développent la culture du café, du sucre, la sylviculture et l'extraction du fer et du diamant. Ces matières premières exportées par les ports de la côte, alimentaient à des prix imbattables l'industrie portugaise. L'extraction pétrolière commence en 1954.
À partir de 1933, date de la fondation de l'Estado Novo (« Nouvel État ») par Antonio de Oliveira Salazar au Portugal, le régime colonial se durcit considérablement. Le Portugal instaure alors le « régime de l'indigénat ». Trois catégories d'individus sont instituées : les civilizados (les Portugais) ; les assimilados regroupant les métis et quelques Noirs qui ont accès à l'instruction (en portugais) ; les indígenas, les Noirs (98 % de la population), dont une partie est soumise aux travaux forcés, à l'interdiction de circuler la nuit, aux réquisitions, aux impôts sur les « réserves » et à un ensemble d'autres mesures tout aussi répressives telles que les châtiments corporels (dans certains cas). Ce système colonial perdure jusqu'en 1954, année durant laquelle il est considérablement allégé, puis définitivement aboli en 1962.
En 1951, l'Angola devient une « province d'outre-mer ». Les Angolais peuvent devenir des « citoyens portugais » moyennant certaines conditions.
Cependant les mouvements d'opposition grandissent, des partis politiques tels que le Mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA) un mouvement d'orientation marxiste, expression des métis et des citadins et l'UNPA sont créés en 1956. Le 4 février 1961, des membres du MPLA parmi lesquels Deolinda Rodrigues de Almeida attaquent la prison de Luanda afin de libérer les prisonniers politiques et massacrent 2 000 colons portugais. Les représailles de l'armée portugaise font 10 000 victimes dans la communauté noire et des centaines de milliers d'Angolais doivent fuir vers le Congo-Léopoldville. Cette « insurrection de Luanda » assimilée à une véritable « prise de la Bastille » déclenche la guerre d'indépendance.
Le Portugal est présent avec un contingent d'environ 200 000 hommes venus de métropole et des corps de colons volontaires. Trois groupes armés se constituent en face : le MPLA d'Agostinho Neto, communiste ; le FNLA d'Holden Roberto, soutenu par le Congo de Mobutu et les États-Unis, la Chine, Israël, la France, la Roumanie ; l'UNITA de Jonas Savimbi, émanation de l'ethnie Ovimbundu, soutenu par les États-Unis.
Le Portugal n'envisage alors pas du tout de décoloniser l'Angola mais prévoit de l'intégrer comme une province. En effet ce Brésil avorté avait un rôle clé dans l'économie portugaise : fournir des devises fortes (diamant, pétrole), des matières premières bon marché pour l'industrie (coton, sucre, café, bois), la politique du président Salazar étant basée sur une substitution des importations. Il constituait également un réservoir de travailleurs forcés.
Pour calmer les mouvements indépendantistes, le Portugal abolit le travail forcé en 1962, et accepte d'investir plus d'argent en Angola. En effet, l'effectif des enseignants quadruple entre 1961 et 1974. Cependant la plupart des élèves du secondaire étaient toujours blancs. La métropole offre la citoyenneté portugaise à tous les Angolais ; si certains l'acceptent et émigrent au Portugal à la recherche d'un meilleur niveau de vie, d'autres la rejettent par conviction nationaliste. Le Portugal impose alors un service militaire et envoie des centaines de milliers de soldats pour tenir l'Angola ; 3 300 soldats portugais mourront en 14 ans de guerre tandis que dans d'autres provinces d'outre-mer, au Mozambique et en Guinée, se déclenchent des guerres du même type. L'effort de guerre absorbera 40 % du budget de l'État.
Le 25 avril 1974, un groupe de capitaines de l'armée portugaise, regroupés dans le Mouvement des Forces Armées, et qui avaient participé à la guerre coloniale, prend le pouvoir à Lisbonne, où ils sont largement soutenus par la population et renversent le régime dictatorial de Marcelo Caetano. Cette révolution, connue sous le nom de « révolution des Œillets », permet la fin de la guerre coloniale entre le Portugal et ses colonies. En janvier 1975, les nouvelles autorités portugaises réunissent les représentants des trois mouvements indépendantistes pour établir les paramètres du partage du pouvoir dans l'ex-colonie entre ces mouvements et l'indépendance de l'Angola. Malgré les accords d'Alvor, la transition de l'Angola vers l'indépendance ne se fait pas de façon pacifique. Dans plusieurs quartiers de Luanda, les civils noirs commencent à s'en prendre aux colons, et les troupes des trois mouvements commencent à se battre les unes contre les autres pour le contrôle de la capitale. La ville sombre alors dans l'émeute et les pillages. Entre janvier et novembre 1975, les troupes portugaises repartent précipitamment vers Lisbonne, avec 300 000 colons dans ce qui fut l'un des plus grands ponts aériens

au monde. Au cours de l'été 1975, le MPLA remporte la guerre des villes et expulse les deux autres mouvements (FNLA et UNITA) de la capitale et des principales villes.
Le 11 novembre 1975, jour convenu pour l'indépendance, les autorités portugaises descendent pour la dernière fois le drapeau portugais du Palais du gouverneur civil et le soir même Agostinho Neto proclame l'indépendance de la République populaire d'Angola, au son des combats à quelques kilomètres de Luanda. Le pays est déjà entré dans la guerre civile.
1975 : Invasion de l'armée sud-africaine par le sud et des troupes zaïroises, soutenues par les USA et la Belgique, par l'est. Des milliers de soldats cubains affluent alors pour aider le gouvernement de Neto et défont les troupes zaïroises. L'Angola s'enfonce dans une guerre civile ethnique, entre le MPLA, soit les métis et les citadins soutenus par l'Union soviétique et Cuba, et d'autre part, l'UNITA, un mouvement regroupant surtout les Ovimbundus (40 % de la population), appuyé par les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Afrique du Sud.
1979 : José Eduardo dos Santos devient chef de l'État après la mort d'Agostinho Neto. Etc etc…
Histoire contemporaine très compliquée, guerre civile et troubles durent jusqu'en 2002, (pour en savoir plus, consulter https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l%27Angola)
Le 4 avril 2002, un nouvel accord de cessez-le-feu est signé, mettant officiellement et définitivement fin à 27 ans d'une guerre civile (1975-2002) qui a fait près d'un million de morts et entraîné le déplacement de quatre millions d'habitants.
L'Angola présente alors un paysage de cités martyres, de provinces jadis agricoles stérilisées par la présence de millions de mines. Une bonne partie des infrastructures coloniales a été laissées à l'état de ruines (routes, ponts, aéroports, voies de chemin de fer, écoles), pendant que d'autres ont été reconstruites et même augmentées. L'agriculture et les transports ont été fortement endommagés et se trouvent en récupération lente. Malgré l'aide alimentaire, la famine sévit et le pays ne vit que de l'exportation du pétrole. Comme d'autres pays, l'Angola réclame des indemnisations et des aides financières, que le Portugal et l'Union européenne lui accordent sous forme d'aide au développement (écoles, eau potable, routes, hôpitaux) ou de visas de travail. En dépit de la guerre civile, la scolarité, certes médiocre, s'est amélioré (15 % d'enfants scolarisés en 1975, 88 % en 2005). De nombreuses missions catholiques et protestantes encadrent également les populations depuis l'indépendance. Toutefois, même si les identités sociales ethniques se maintiennent, un sentiment national s'est développé depuis la paix.
D'un point de vue politique, José Eduardo dos Santos, resté trente-sept ans de pouvoir, annonce sa retraite en février 2017 et des élections générales ont lieu le 23 aout 2017. La victoire du MPLA (64 %) lors de ces élections amène au pouvoir son successeur désigné le général João Lourenço, 63 ans.

(photo Internet)

(photo Internet)

** Population et langues : en 2017 l'Angola compterait environ 28 400 000 habitants, soit 23 au km², avec 100 femmes pour 94 hommes. 27 % de la population (plus de 7 millions) résident dans la province de Luanda. 65 % de la population a moins de 24 ans, 47 % a moins de 14 ans, 2,3 % seulement a plus de 65 ans (il faut dire que l'espérance de vie, en 2013, est de 52 ans). Les groupes ethniques les plus importants sont les Ovimbundu (37 % de la population), les Ambundu (25 %) et les Bakongo (13 %). On compte également 2 % de métis et 1 % de blancs.
Une minorité importante de la population adulte se constitue d'analphabètes. Le recensement de mai 2014 annonce que 66% des plus de 15 ans sait lire et écrire et que 48% de la population de plus de 18 ans n'a aucun diplôme.
Dès la proclamation de l'indépendance, les dirigeants politiques angolais ont privilégié la langue qui leur paraissait la seule immédiatement disponible et opérationnelle : la langue du colonisateur, le portugais (qui est, depuis 2010, la langue officielle). La langue portugaise est utilisée par 71% des Angolais comme langue principale du foyer. Toutefois six langues bantoues ont le statut de langue nationale : umbundu (23%), kikongo (8%), kimbundu (8%), tchokwé (7%), nganguela (3%) et kwanyama (2%). Au total, 38 langues bantoues sont parlées comme langue maternelle ou seconde langue.
En 2016, le PIB mensuel par habitant est de 220 à 250 € (selon les sources).

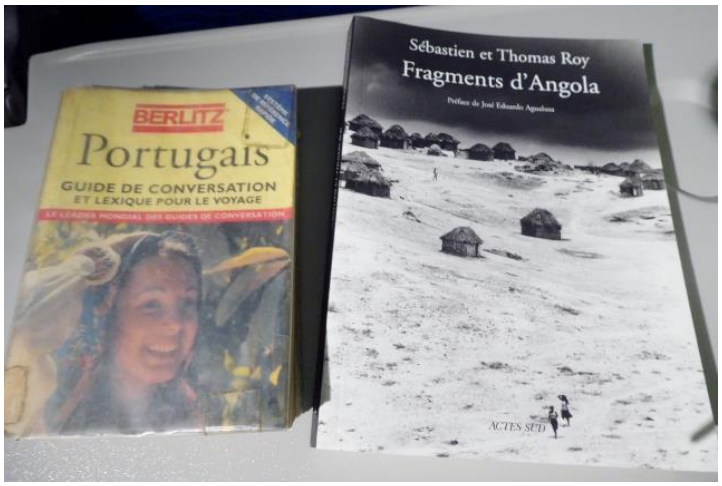
** Religion : la religion principale en Angola est le christianisme. On dénombre près de 1 000 églises ou organisations/ institutions religieuses officiellement reconnues. Un peu plus de la moitié de la population est constituée par les membres de l'Église catholique introduite par les Portugais dès le XVème siècle. Environ un quart appartient aux Églises protestantes fondées pendant la période coloniale, aux XIX et XXème siècles, surtout à l'Église évangélique congrégationnelle, concentrée dans le Plateau Central et les villes côtières avoisinantes, à l'Église méthodiste dont le fief est une région allant de Luanda jusqu'à Malange, ainsi que l'Église baptiste au Nord-Ouest, mais aussi les Églises luthériennes et reformées. À

ces Églises chrétiennes « traditionnelles » s'ajoutent les adventistes, les néo-apostoliques mais à partir de l'indépendance, souvent sous influence brésilienne, surtout d'innombrables communautés pentecôtistes ou semblables (y compris les Témoins de Jéhovah), qui surgissent en général dans les grandes villes où elles suscitent des adhésions massives. La proportion des musulmans, tous sunnites, est inférieure à 1 %. Il s'agit principalement d'immigrés de l'Afrique de l'Ouest.

** Economie : l'Angola est un producteur de matières premières, notamment des hydrocarbures et des pierres précieuses (diamants). Après quatre décennies de guerre, son économie est en pleine croissance. En 2014, l'Angola s'est imposé comme 5e puissance économique de l'Afrique respectivement derrière le Nigéria, l'Afrique du Sud, l'Égypte et l'Algérie. En 2007, il entre comme membre de plein droit au sein de l'OPEP. Il est à la huitième place au palmarès des producteurs OPEP pendant la décennie 2010, derrière l'Arabie saoudite, l'Irak, l'Iran, les Emirats, le Koweït, le Nigéria et le Venezuela. En 2016 toutefois, frappé de plein fouet par l'effondrement des cours du pétrole, Luanda s'est résigné à demander de l'aide au Fonds monétaire international (FMI). A 39 dollars le baril, les caisses de l'Etat sont vides. Les pétrodollars ne viennent plus remplir les coffres de la Banque centrale. La diminution des liquidités en devises et le ralentissement économique pèsent de plus en plus sur le système bancaire, très dépendant du secteur pétrolier. Les faillites, notamment dans ce dernier, se multiplient. Certes, le taux de croissance sera positif l'année 2016 (2 %). Mais rien (ou presque) comparé au 20,2 % de 2006, au 24,4 % de 2007 et au 17 % de 2008.
La monnaie angolaise s'appelle kwanza, éponyme d'une rivière du pays.

Dimanche15 : A pattes, métro et bus je rejoins l'aéroport de Marseille-Provence. Bien trop tôt (me suis trompé d'une heure). Attente puis dépôt de mon sac à dos (je me suis enregistré hier soir par Internet sur le site de British Airways, compagnie que j'utilise assez peu ; mais, cette fois, la connexion se faisait à Heathrow et c'était le vol le moins cher et le plus pratique). Rapide. Beaucoup de monde au contrôle de sécurité, ça devient une habitude ici (il suffirait d'ouvrir un poste de plus…).
Embarquement. Airbus A320 presque plein, dernier rang, hublot. Décollage à 16H55, service de bord payant (même pas un verre d'eau, ah, ces Anglais, ils partent en biberine). Relecture de certains chapitres de mon Petit Futé, avec lequel j'ai préparé mon voyage, et révision de mon portugais.
Atterrissage à Londres Heathrow à 17H25, heure anglaise (une heure de moins qu'en France). Longue attente au débarquement, puis couloirs sans fin, 20 minutes de bus pour le terminal 5 et nouveau contrôle de sécurité. Et encore deux heures à attendre… Wifi gratuite et j'en profite pour regarder de nouveau les conseils aux voyageurs (site gouvernemental) ; c'est un peu effrayant : agressions, usage d'armes à feu, enlèvement, mines sur les routes, bref insécurité… (voir http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/conseils-aux-voyageurs/conseils-par-pays/angola/#securite). Mais c'est toujours mieux qu'en Somalie, où je vais me rendre dans les mois qui viennent…
Plus tard, lorsque le numéro de la porte s'affiche, je m'aperçois qu'il me faut changer d'endroit, prendre un petit train, mais ce n'est pas très loin ; cet aéroport est immense !
Embarquement dans un Boeing 777 qui a la particularité d'être équipé au deux tiers de première et classe affaires, n'offrant que 130 places normales, à l'arrière ! Nous y sommes peu nombreux, une trentaine peut-être, et je bénéficie de trois sièges, c'est très bien. Le décollage, prévu à 20H20, se fera une demi-heure plus tard (attente sur la piste). L'avion n'est pas tout neuf : la plupart des lampes individuelles, dont la mienne, ne fonctionnent pas, ce qui m'oblige à changer de place pour lire, et l'écran vidéo, minuscule, est en panne (finalement, les lampes et l'écran se remettront à fonctionner dans la nuit). Le diner est correct, sans plus (poulet et riz indien très pimenté, j'aime). Vers 22H, je m'allonge sur mes trois sièges et m'endors pour une courte nuit.

Petit-déjeuner British Airways



Mes lectures à bord

Lundi 16 : Réveillé un peu avant 3H ; quelques turbulences. Presque 5 heures de sommeil, ce n'est pas si mal (la journée risque d'être longue, mais je pourrai toujours sommeiller dans la voiture). Petit-déjeuner léger et sommaire, servi dans une boîte (je réussis à en avoir une seconde). Atterrissage à Luanda à 4H50. Mon vol a duré 8H ; l'Angola est à la même heure que Londres (donc 1H de moins qu'en France en ce moment).
Bouffée de chaleur en descendant sur le tarmac, 25° mais ciel très couvert. Bus sur une courte distance. J'arrive dans les premiers au comptoir d'immigration ; il y a peu d'étrangers, une quarantaine, et je dois être le seul touriste, les autres travaillent surtout pour Total. Première chose vérifiée : le carnet de vaccination pour le vaccin contre la fièvre jaune. Puis les formalités sont simples et rapides, l'officier me prend juste en photo (j'ai l'habitude) et hop, nouveau coup de tampon sur mon passeport. J'angoisse aussi, comme à chaque fois, pour mon sac, mais il arrive bien.

Mario et la Toyota

Piste, vers Luanda

Mario, mon chauffeur, m'attend à la sortie avec mon prénom marqué sur une feuille de papier. Il m'a l'air fort sympathique et, comme je l'ai déjà dit, il ne parle que portugais. Il est métissé, a 50 ans et conduit une Toyota Laxus GX470 V8 essence, un 4x4 à boite de vitesses automatique.
Il est 5H30 et nous démarrons. Il fait déjà jour (c'est le printemps ici, ne l'oublions pas) !
Pour sortir de Luanda, nous suivons la route côtière vers le sud. A cette heure la circulation est fluide, ce qui n'est absolument pas le cas en journée, me confie Mario. Arrêt dans une station d'essence Pumangol, gardée par trois vigiles armés (ça fait peur !). Le litre d'essence coûte 0,82 € et celui de gazole 0,69 €. Un peu plus loin, des vervets bleus (singes) s'amusent dans les arbres.
Une fois les faubourgs dépassés, presque plus personne sur la route qui longe toujours la côte atlantique, souvent en surplomb. Au loin du sable, quelques barques, des baraques de pêcheurs. Pas mal de végétation : gros baobabs, acacias, manguiers, palmiers. Détour par la plage de Sangano, grande et sale, surplombée de falaises friables. Ça ne me fait pas trop envie. Elle serait très fréquentée le week-end. Nombreuses barques. Une femme nettoie du poisson pour le faire sécher, une autre installe des vêtements à vendre dans ce qui semble un petit marché.

Vervet bleu, route de Cabo Ledo

Barques de pêcheurs, plage de Sangano, vers Cabo Ledo

Arrivé vers Cabo Ledo, une nouvelle route, qui ne figure pas sur ma carte de 2010, déjà obsolète, nous conduit jusqu'à Muxima. Nous ne croisons presque personne. Paysage de savane à la végétation assez espacée. Nombreux baobabs (j'en verrai toute la journée). Nous sommes dans le parc de Quiçama (ou Kissama) que je visiterai un autre jour. Deux ou trois petits villages, loin de tout. Maisons de pisé recouvrant une armature en bois. Des oiseaux tentent de se suicider en se jetant sous notre véhicule.
Et, à 10H15, nous voici à Muxima, village construit au bord du rio Kwanza, cette rivière de près de 1 000 km de long qui prend sa source à l'est du pays et le traverse pour se jeter dans l'Atlantique ; la plus grande rivière d'Angola a donné son nom à la monnaie du pays. Le sanctuaire de Mama Muxima, construit en 1599, est devenu le plus important lieu de pèlerinage d'Angola et même des étrangers y viennent. Son intérieur est très joli. Quelques femmes sont là, qui interpellent les statues, leur demandant sans doute de l'aide. Nous montons ensuite jusqu'à la forteresse construite par les Portugais, elle aussi en 1599, pour se protéger et surveiller le trafic d'esclaves (ceux-ci arrivaient de l'est par la rivière) ; elle est fermée mais le panorama est superbe. Court arrêt à l'école du village, tous les élèves sont en blouse blanche.

Sanctuaire Mama Muxima et rio Kwanza, Muxima

Sanctuaire Mama Muxima (1599), Muxima

Pour nous rendre à Massangano, notre prochaine étape à 30 km à vol d'oiseau, de l'autre côté de la rivière, il nous faut faire un grand détour, plus de 150 km, et passer par Catete ; pas d'autre chemin possible. Nous traversons le rio Kwanza à Cabala. Des femmes font leur lessive et des enfants leur toilette dans la rivière. Encore un marché en bord de route : bananes, patates douces, tomates, oignons, fruits de baobab etc. Pour la première fois je goûte le fruit du baobab, c'est bon, il ressemble un peu au tamarin.

A Catete, nous empruntons vers l'est la route principale, longée par une ligne de chemin de fer (un train par semaine, d'après le Petit Futé). Il est déjà midi. Plus loin, un jeune vend du gibier mort, suspendu à une potence : deux petites antilopes, un singe et un daman de steppe. Est-ce lui qui les a chassés ?
Encore un petit marché : des femmes et fillettes assises sur une centaine de mètres sous de petits abris de bois et bâches ou sous des ombrelles pour vendre les produits de leur jardin : tamarins, papayes, tomates, manioc, épis de maïs braisé. Je découvre le maboque (orange de singe), un fruit qui ressemble à une grosse orange, mais avec une dure carapace qu'il faut casser : l'intérieur a l'aspect d'une cervelle que je ne peux goûter (parce que le fruit est tombé par terre).

Gibier (dont un singe), sur la route de Catete

Marché vers Cabala

Continuation vers Dondo, la route est en travaux, extrêmement mauvaise, pleine de trous. Plusieurs feux à l'horizon : des paysans défrichent et se font des parcelles pour les cultiver. Bifurcation à droite, une piste de 17 km nous conduit jusqu'à Massangano, un coin paumé où, comme à Muxima, les Portugais avaient construit au XVIème siècle un petit fort surplombant le rio Kwanza, où subsiste trois canons, et une petite église, que je trouve plus belle que Mama Muxima. On trouve aussi ici, datant de la même époque, une mairie et un tribunal, dont ne subsistent que les murs de pierres. Retour par la même piste, nous n'avons croisé aucun véhicule sur celle-ci.
Arrivée à Dondo, une ville qui paraît bien tranquille, toujours au bord du rio. Le soleil est déjà bas à l'horizon, faisant ressortir les couleurs des maisons. Plein d'essence pour la troisième fois de la journée (Mario n'aime pas rouler avec un réservoir à moitié vide). Jus de fruit de baobab en bouteille, c'est doux et excellent.

Baobabs, route de Dondo

Fort (1583), Massangano

Il nous reste à parcourir 70 km d'excellente route et nous voilà à N'Dalatando. Il est 18H15 et la nuit tombe déjà. Nous avons parcouru 537 km. Que deux hôtels dans cette ville, le troisième étant fermé et le quatrième pas encore ouvert. A l'hôtel Terminus les chambres sont à 110 euros, trop chères pour le budget imparti ; à l'hôtel Miradouro elles sont à 87 euros, petit-déjeuner inclus, c'est celui que nous choisissons. Ne croyez pas qu'à ce tarif ce soit bien : ma première chambre vibre et un bruit important vient de l'extérieur, je suis obligé d'en changer. Et je ne suis pas seul dans ma seconde chambre : blattes et moustiques m'y attendent. Moins de 12 m², avec un grand lit. La fenêtre de la chambre et celle de la salle de bain ne ferment pas, je ne me sens pas en sécurité (et malgré ma demande, personne ne vient les réparer), le Wifi et Internet sont en panne, le papier peint est décollé par endroit, le mobilier est vieillot, pas de prise de courant près du bureau (obligé d'utiliser celle de la salle de bain), la climatisation est bruyante, mais la télé et le petit frigo fonctionnent. On devait y rester deux nuits mais je crois que nous allons changer d'avis.
Au restaurant, le diner à 15 € est en fait un buffet assez minable, pas très bon (seulement des plats, ni entrée, ni dessert). Du coup je ne mange pas beaucoup. Puis nous allons m'acheter une carte Sim locale et une recharge Internet d'1GB à 19 euros, c'est hors de prix. Ai-je le choix ? Je vais ainsi utiliser mon ordinateur en partageant la connexion avec mon téléphone, et ça fonctionne plutôt bien en 3G. Beaucoup de travail, jusqu'à plus d'une heure du matin.

Route de N'Dalatando

Sur la route de N'Dalatando

Mardi 17 : Réveil à 6H30, pas assez dormi (c'est de ma faute, qu'ai-je besoin de tenir à jour ce journal de bord ?). Avec mes boules Quiès, la nuit a été calme, d'autant plus que j'avais arrêté la clim bruyante en me couchant. Comme N'Dalatando est situé à 750 m d'altitude, la chambre est restée suffisamment fraiche. Pas eu le temps de prendre ma douche hier soir, je le fais ce matin. L'eau est chaude, mais je dois me mettre à genoux dans la baignoire, le cordon de douche étant bien trop court ; c'est d'un pratique ! De plus les joints sont mal faits ou absents, l'eau coule sur le sol, la salle de bain est inondée… Un petit coup d'ordinateur, pour chercher un autre hôtel, dans une autre ville, pour ce soir. Peu de choix et mauvaises notations Tripadvisor. Ça promet, l'Angola, au point de vue hôtellerie ! Du coup je suis en retard d'un quart d'heure au petit-déjeuner, prévu à 7H : celui-ci est simple mais correct et suffisant.

La gare, N'Dalatando

Près de N'Dalatando

Avec nos bagages, nous quittons l'hôtel un peu avant 8H et partons vers l'est (route de Malanje). Le ciel est très gris et il pleuviote. Bonne route jusqu'à Lucala, puis ce sont des travaux de rénovation, nous obligeant à rouler sur une piste exécrable et à faire un détour d'une dizaine de km au moins. Beaucoup de camions transportent du bois, les forêts de l'est sont en train d'être ratiboisées. Plantations de manioc et paysage de savane. Arrêt dans un petit marché très coloré en bord de piste et achat d'un avocat (beaucoup d'avocatiers par ici, par contre les baobabs se font rares).

Marché, vers Cacuso

Lessive à la rivière

La latérite dégage une poussière terrible, surtout au passage des camions. Pourtant, m'explique Mario, l'ancienne route a moins de dix ans mais le bitume, qui devait faire 7 cm de haut, n'en faisait souvent que 3 ou 4 et ce pour cause de corruption (l'argent du budget s'évaporait). Le nouveau président d'Angola a promis de s'attaquer fermement aux problèmes de corruption. En attendant, les routes sont infernales, pleine de trous. De plus, au lieu de les refaire par tranche de quelques kilomètres, on les refait sur des dizaines et des dizaines de km en même temps, ce n'est pas très intelligent, d'autant plus que très peu d'ouvriers sont présents…

Bananeraie

Traversée du rio Kwanza, Cabala (hier)

Près d'un village en pisé, nous croisons plusieurs équipes de déminage (depuis mon arrivée, je ne m'éloigne pas trop pour faire pipi en bord de la route. Les mines, ça me fout vraiment la frousse).
Il nous faut deux heures et demie pour arriver à Cacuso (à 90 km), où les deux stations d'essence sont vides. Nous avons suffisamment de carburant pour visiter le coin.

Pedras Negras, Pungo Andongo

Excellente route vers le sud jusqu'à Pungo Andongo, puis bifurcation pour Pedras Negras (pierres noires) : il s'agit d'un cirque entouré de rochers aux formes curieuses de 70 à 200 m de haut, un amas d'origine volcanique. Au milieu, un petit village plus ou moins déserté (17 habitants). L'école a fermé à cause du manque de transport scolaire. Une femme a planté sa tente dans l'église et vit là. Mario embarque un habitant pour nous guider et, par une petite et courte piste, nous rejoignons une volée de marches qui nous mène à un superbe point de vue. C'est vraiment magnifique, d'autant plus que le soleil a fait son apparition dans un ciel éclairci. Plus loin, le sol est un mélange de caillasses et de lave claire.

A Pedras Negras

De retour à Cacuso où nous déjeunons dans un restaurant proposant un buffet de plats locaux, notamment du funge de manioc et du funge de maïs (une pâte élastique qui me fait penser au foutoun un plat ivoirien) accompagné de tomates, épinards, viandes diverses et sauce ; c'est excellent et bien moins cher qu'hier soir. Nous repartons, cette fois plein nord, bonne route jusqu'aux chutes de Kalandula. Encore un endroit superbe. Certains disent que ce sont les deuxièmes plus puissantes d'Afrique : elles font plus de 400 m de large pour une hauteur de 100 m, avec un débit impressionnant.

A Pedras Negras

Chutes de Kalandula

Un arc-en-ciel parcourt l'endroit et c'est sublime ! Par contre, moins plaisant, des jeunes du coin veulent nous guider, alors que ce n'est absolument pas nécessaire, quémandent et nous suivent.
Au village, station d'essence elle aussi vide. Demi-tour jusqu'à Cacuso, Mario y achète 25 litres d'essence au noir à des femmes, à un tarif presque doublé. Juste après arrive un camion-citerne et nous faisons le plein ! Des mendiants font la manche, Mario leur donne souvent une pièce. Pas moi, je ne donne jamais (et de toute façon, je n'ai pas encore pu changer mes dollars américains).
Nous repartons en direction de N'Dalatando, par la même route défoncée, et nous y arrivons vers 18H, juste après un magnifique coucher de soleil tout rouge. 420 km parcourus. Pas le temps d'avancer plus loin, il est déconseillé de rouler la nuit en Angola et Mario est fatigué (ce qui se comprend). Du coup, nous retournons à l'hôtel Miradouro où nous prenons les deux dernières chambres. Pas mieux qu'hier : petite chambre à la fenêtre qui ne ferme pas, frigidaire absent, télécommande de la clim ne fonctionnant pas, lampe de chevet sans ampoule, poubelle sans fond ni sac plastique, lampe de miroir salle de bain grillée, des dizaines de moustiques et, en plus, ça sent mauvais ; ça ne s'arrange pas. Je vais trois fois me plaindre à la réception, des promesses, mais rien… C'est un scandale, aurait dit notre ami Georges Marchais !
Besoin de me coucher tôt ce soir et beaucoup de travail : du coup je pique-nique dans ma chambre. Peu après 23H, je suis à jour et au lit.

Jeune Angolais

Paysans, route de Pungo Andongo

Corvée d'eau, route de N'Dalatando

Mercredi 18 : 6H15, bonne douche dans la baignoire, sans acrobaties cette fois. Dehors, il pleut… Départ à 7H45, après un bon petit-déjeuner, vers Luanda, à l'ouest. La route est très bonne, malgré quelques trous, et traverse une grande forêt. Assis à côté du chauffeur, je savoure les paysages (même si je lis quand c'est trop long). Ce véhicule est vraiment confortable, heureusement (je ne suis pas très en forme aujourd'hui). A l'approche de Luanda, les contrôles de police se multiplient mais nous ne sommes arrêtés qu'une fois (parce que nous avions les veilleuses allumées !). Nous croisons des véhicules accidentés, ainsi que de nombreuses épaves en bord de route (dont deux bus scolaires d'origine américaine qui ont dû faire des tonneaux). Comme hier, pas mal de camions transportent du bois.

Assemblée nationale, Luanda

Musée de l'esclavagisme, Luanda

Nous arrivons en périphérie de la capitale vers 10H30 : travaux et embouteillages. Traversée d'une partie de la ville, qui n'est vraiment pas belle, construite n'importe comment, sans aucun charme à priori et qui s'étend sans fin. Court arrêt devant le mémorial d'Agostinho Neto, le premier président ; au fond, le bâtiment de l'assemblée nationale.
En suivant la même route côtière que lundi à mon arrivée, nous arrivons à 12H15 au petit musée de l'esclavagisme, au sud de Luanda. Il est gratuit mais, franchement, pas grand-chose à voir ! Pour rappel, on pense qu'environ 15 millions d'esclaves auraient quitté l'Angola pour le Brésil et Cuba et que 4 millions y seraient arrivés vivants (et c'est pourquoi les liens avec ces deux pays sont très forts). Sur la plage en contrebas se trouve l'embarcadère pour l'île de Mussulo, où je n'irai probablement pas. Et, comme hier, le ciel s'éclaircit et le soleil réapparaît.

Embarcadère pour l'île de Mussulo, Luanda

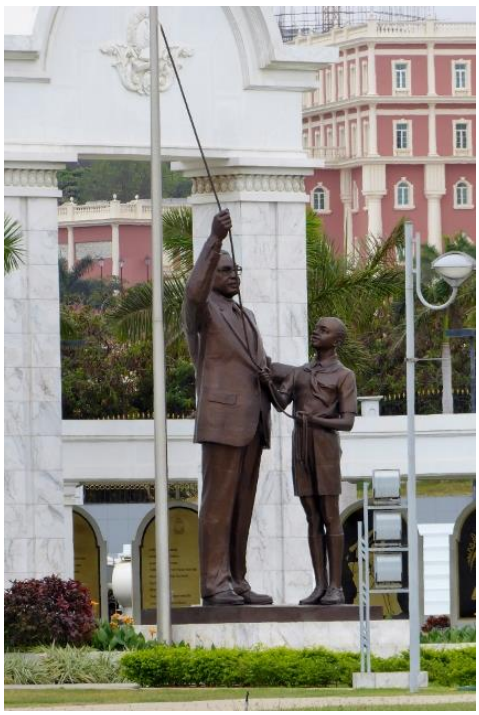
Au marché artisanal touristique, Luanda

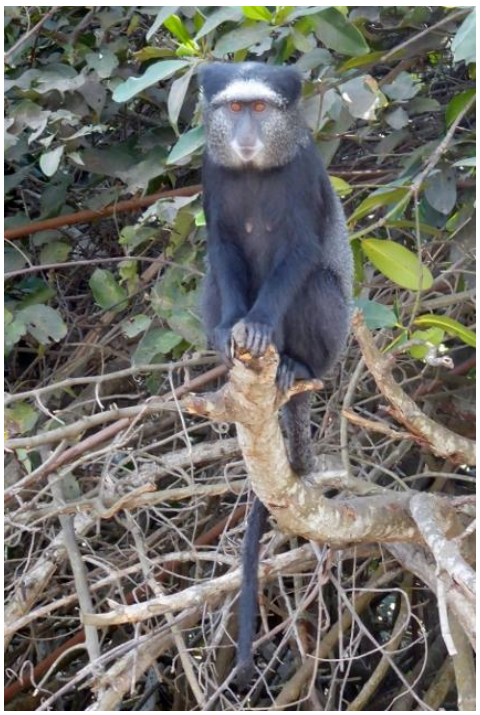
A proximité du musée se tient aussi le marché artisanal touristique : toutes sortes d'objets sculptés, masques et quelques antiquités. Certaines pièces sont très belles, mais beaucoup doivent arriver directement de Chine… Là, Mario arrive à me changer 200 dollars à plus du double du cours bancaire (les Kwanza ne pouvant être exportés ni convertis à l'étranger, les dollars américains sont très recherchés). Continuation vers le sud et arrêt pique-nique, vers 14H, au Miradouro da Lua. Ici, sur un plateau d'une centaine de mètres de hauteur, l'érosion a formé des falaises aux formes étranges qui s'effritent peu à peu (une partie du parking a déjà disparue !). Le point de vue est magnifique.

Vue de puis le Miradouro de Lua, sud de Luanda

Baobab, Barra do Kwanza

Un peu plus loin, quelques singes d'une espèce que je ne connais pas, noirs à tête blanche, très beaux, se laissent prendre en photo (après recherche, ce sont des cercopithèques à diadème (ou singes bleus). Arrêt-café à une station d'essence, celle où nous en avions déjà pris un lundi. Discussion avec le patron d'origine portugaise, jovial. Puis passage du péage routier (1,60 €) et arrêt à l'entrée sud du parc national de Quiçama (à 73 km de Luanda) pour prendre quelques renseignements. Je pensais pouvoir le visiter cet après-midi mais le centre d'accueil se trouve encore à 39 km de là et le parc ferme à 18H ; il est déjà 15H et l'hôtel du parc est malheureusement hors budget pour y séjourner. Nous reviendrons demain matin très tôt, à l'ouverture.


Mémorial d'Agostinho Neto, Luanda


Singe bleu, vers le miradouro da Lua

A l'entrée du parc national de Quiçama

Retour sur nos pas, péage de nouveau, et recherche d'un hôtel ; nous choisissons le premier visité, sur la plage de Barra do Kwanza, l'hôtel Marisqueira : grande chambre plutôt propre et correctement équipé : grand lit, télé câblée (avec TV5 Monde-Afrique), petit frigo, climatiseur, salle de bain et petit-déjeuner pour 72 € (toujours pas de Wifi). Moins cher donc qu'à N'Dalatando et nettement mieux, d'autant plus qu'il y a une belle piscine.
Nous repartons, direction le Kwanza Lodge, un ensemble de beaux bungalows bâtis par des Sud-Africains à l'embouchure du Kwanza. Les clients sont surtout des pêcheurs. En semaine, il n'est pas si cher que ça (mais bien plus que le précédent). En tout cas un endroit superbe, et quelle vue !
Peu après 17H, retour à l'hôtel où mon bungalow est maintenant prêt. Nous avons parcouru 318 km aujourd'hui. Je file à la piscine où, seul, je fais quelques longueurs. Photos de coléoptères et d'un insecte bizarre à la tête très allongée. Et le soleil se couche, rouge, magnifique. Travail jusqu'à 23H et casse-croûte dans ma chambre.

Kwanza Lodge, embouchure du rio Kwanza

Coucher de soleil, Barra do Kwanza

Jeudi 19 : Réveil à 5H20, après une nuit agitée (peur de ne pas me réveiller à l'heure). Pas d'électricité mais il fait déjà jour lorsque j'ouvre mon rideau. Ciel nuageux, comme tous les matins. Nous démarrons un peu avant 6H, buvons un café dans une station d'essence, saluons de quelques bouts de pain nos amis les singes bleus, passons le péage routier puis subissons un contrôle policier. Il est déjà 6H30 lorsque nous arrivons à l'entrée du parc national de Quiçama.

Piste dans le parc national de Quiçama

Baobab, parc national de Quiçama

Le parc national de Quiçama est situé dans la province de Bengo, juste au sud de la rivière Kwanza (depuis son embouchure sur l'Atlantique jusqu'à Muxima) ; il est limité au sud par la rivière Longa et a une superficie de 9 600 km². Il fut d'abord une réserve de chasse en 1938 et devint un parc national protégé en 1957. Sa végétation de mangroves, forêts et savane lui permet d'abriter une faune variée, entre autres : zèbres, girafes, impalas, guibs harnachés, élands, grands koudous, gnous, autruches, singes, oiseaux exotiques et éléphants. A noter que ces animaux ont été réintroduits après la guerre pendant laquelle ils avaient été décimés. Lesquels vais-je voir aujourd'hui ?

Eland, parc national de Quiçama

Gnous, parc national de Quiçama

Je paye l'entrée du parc, non prévue dans mon forfait (je crois), pour Mario et moi (13 € par personne), puis nous parcourons les 39 km de pistes de latérite (tôle ondulée) jusqu'à la réception du parc. Nous apercevons déjà quelques guibs harnachés (qu'on appelle bambi ici) et beaucoup de perdrix. La vitesse est limitée à 40 puis à 30 km/h. Une heure plus tard, arrivés, je prends un safari-tour de 2H (20 €). Je suis seul, aucun autre touriste, mais pas de problème, ça part quand même ! Nous petit-déjeunons des sandwichs de l'hôtel le temps que le camion 4x4, un Unimog, soit prêt. Deux élands, gigantesques, viennent s'abreuver à proximité. Quelles belles bêtes ! Impressionnantes !
8H15, je grimpe dans le véhicule et nous partons. Le chauffeur est accompagné d'un garde armé. Banquettes un peu rudes, qu'on ferait bien de rembourrer. Un peu tape-cul. Quant au dossier, tombé, il n'a pas été refixé à la bonne hauteur !

Grands koudous, parc national de Quiçama

Zèbre de plaine, parc national de Quiçama

Superbes paysages, savane, baobabs, acacias… Heureusement que je suis en hauteur. Et j'ai même droit à quelques éclaircies, ce qui ne gâche rien. Pistes souvent ensablées mais ce véhicule passe vraiment partout ! Beaucoup de guibs harnachés, d'élands, de grands koudous, quelques zèbres et plusieurs bandes de gnous. Mais je ne verrai pas d'impala, de girafe ou d'autruche. Quant aux éléphants, compte-tenu de leurs excréments frais et des arbres cassés, ils ne doivent pas être loin… Bien sûr, ce n'est pas l'abondance animalière de la Tanzanie, du Kenya, de l'Afrique du Sud, de la Zambie ou même de la Namibie, mais je suis quand même satisfait : j'ai fait une belle balade et pris beaucoup de photos (je n'en garderai que 36 sur presque 200).
Retour par la même piste. A 11H, nous reprenons la route principale vers le sud. Elle longe la côte atlantique d'assez loin, souvent une dizaine de km. Déjeuner dans un des nombreux stands de grillade le long de la route : poulet et frites, excellent. Il était prévu des casse-croûtes à midi et des repas à l'hôtel le soir mais j'ai demandé à Mario d'inverser : resto à midi, si possible, et casse-croûte le soir ; cela sera moins onéreux et me permettra de mieux travailler en soirée.

Restaurants routiers, vers Porto Amboim

Séchoirs à poissons, Porto Amboim

Encore des feux de brousse un peu partout, paysans préparant leurs terrains (ici, aucun risque de propagation des flammes, paraît-il). Troupeaux de vaches. Passage du rio Longa et nous voici à Porto Amboim. Avant la ville, en bord de mer, en contrebas de la route, grands séchoirs à poissons (ça pue). C'est un endroit tranquille avec de belles plages et un port pétrolier. Chaque fois que l'on s'arrête, Mario rencontre des amis, c'est incroyable !
Continuation, toujours plein sud. Troupeaux de chèvres cette fois. Pont sur le rio Keve. A 50 km, détour dans les terres jusqu'aux jolies chutes de Binga, sur le rio Keve, à 25 km. Très bel endroit. Beaucoup de gens essayent de vendre leurs poissons ou crevettes en bord de route.
Retour sur la route principale et continuation jusqu'à Sumbe et nous arrivons vers 16H30 après un arrêt au supermarché et plein dans une station-service. J'avais sélectionné trois hôtels, nous restons dans le premier que nous visitons, l'hôtel Mar Sol : chambre très étroite, mais clim, frigo et, enfin, Wifi. (66 €, petit-déjeuner compris). Malheureusement ni table ni bureau pour travailler, pas pratique. Je ressors aussitôt me promener sur la plage, à 100 m. Beau coucher de soleil. Puis travail dans ma chambre jusqu'à minuit passé (le Wifi est très lent par moment). 412 km parcourus ce jour.

Village, vers Porto Amboim

Chutes de Binga, Quilunda

Vendredi 20 : Réveil vers 6H, bien trop tôt. Il fait beau ! La Wifi marche mal ce matin encore. Petit-déjeuner correct sous forme de buffet simple. Départ à 7H50 et petit tour en ville, sans grand intérêt : à part le bord de mer, elle n'est franchement pas belle, délabrée, défoncée. Même l'église moderne, originale, n'est pas terrible (à mon goût).
La route de Benguela, vers le sud, est à l'image du reste du pays : à l'abandon, pleine de trous, avec une nouvelle partie en construction sur des dizaines de km, sans ouvriers. Combien d'années va-t-il falloir pour cette rénovation ? Nous avons mis la clim dans le 4x4 ce matin, pour éviter chaleur et poussière. C'est galère.

Même le paysage n'est pas terrible, savane en manque d'arbres, morne. Des véhicules accidentés jonchent les bas-côtés, abandonnés, quelquefois brulées. Hier, sur cette route, un accident de minibus a fait deux mortes, deux écolières, et une dizaine de blessés. Cette nuit un camion est tombé dans un petit ravin, la cabine est complètement aplatie mais les quatre occupants sont incroyablement sains et saufs. Bref, il faut être très prudent.

Plage, Sumbe

Gorges du rio Cubai

Il nous faut 2H15 pour parcourir les 107 km de route jusqu'à Canjala, une sorte d'oasis, où nous nous arrêtons au marché sis sous un hangar sans mur. De très nombreux vendeurs, souvent des femmes, attendent voitures et bus pour vendre aux passagers des boissons, des fruits et toutes sortes de choses. Endroit très vivant.

Au marché de Canjala

Au marché de Canjala

Nous continuons, alternance de bitume et de piste, c'est toujours aussi mauvais. Paysage de buissons et cactées, c'est vert mais cela me semble pourtant aride. Nous arrivons à Lobito à midi. Faubourgs laids et embouteillages. Arrêt au tout petit musée régional d'ethnographie qui rassemble quelques pièces intéressantes. Tour dans la Restinga (presqu'île), sale, et photo du bateau Zaïre, posé sur un carrefour, bateau qu'avait utilisé l'ancien Président dos Santos. Intérêt uniquement historique. Statue dans l'eau, femme nue sur son rocher (qui me fait penser à la petite sirène danoise).

Eglise, Lobito

Le bateau Zaïre de José Eduardo dos Santos, Lobito

Puis traversée de Catumbela, surmontée d'un petit fort sans intérêt qui surveille la rivière éponyme. C'est dans ce bourg, entre Lobito et Benguela, que se trouve l'aéroport régional.
Arrivés à Benguela, nous visitons en priorité le musée national d'archéologie qui ferme à 15H et le week-end. C'est vite fait : une seule pièce et presque rien. Heureusement que l'entrée est gratuite ! Il fait chaud, 29°.
Déjeuner dans un sympathique endroit face à la longue plage de sable où de nombreux locaux jouent et se baignent. Bon poulet/frites (qui s'est fait attendre). Le patron fête son anniversaire et nous avons droit à une bonne part de gâteau, c'est sympa. Pendant ce temps, un jeune a nettoyé notre 4x4, qui en avait bien besoin (on trouve de partout des laveurs de voitures). Deux cantonnières passent, armées de leur balai, chacune avec un cône de signalisation sur la tête. Original !

Vendeuse, marché de Canjala

La baigneuse, Lobito

Cantonnières, Benguela

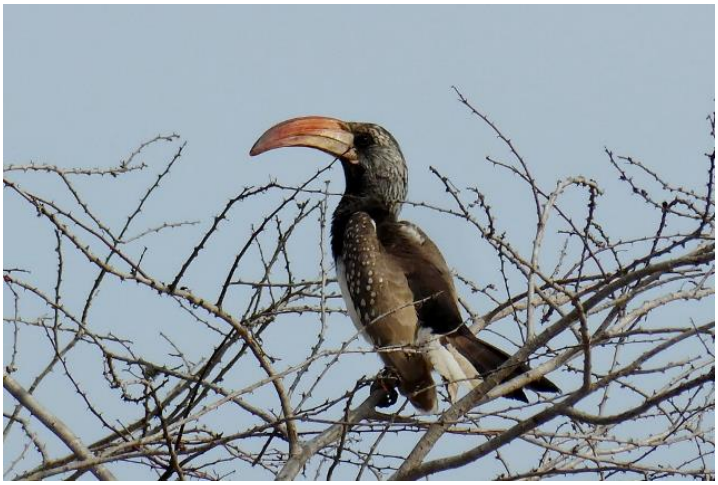
Après ce temps de convivialité, nous partons visiter la jolie église de Nossa Senhora do Populo, qui a été le premier bâtiment en pierre du sud de l'Angola. Elle servait notamment à baptiser les esclaves. Puis arrêt à la cathédrale, moderne et plutôt réussie. Des femmes la fleurissent pour un prochain mariage. A priori rien d'autre d'intéressant dans cette ville de 530 000 habitants.
Nous avons parcouru 239 km. Il ne nous reste plus qu'à trouver un hôtel où dormir (pour deux nuits) : je propose la Pensão A Sombra, notée sur le Petit Futé mais absente de Tripadvisor. Grande chambre, propre, bien équipée, avec un petit bureau, la clim, un frigo… (64 € la nuit avec petit-déjeuner). C'est le moins cher de la ville et il est plutôt bien, on s'y installe donc. Il est à peine 16H et je me mets au travail. Malheureusement, contrairement à ce qui m'a été dit, le Wifi ne passe pas dans ma chambre. Je dois l'utiliser sur la terrasse du bar, à 20 mètres de là. Dommage ! Je termine vers 22H30, dine dans ma chambre et, pour une fois, peux me coucher tôt.

Plage de Benguela

Eglise Nossa Senhora do Populo, Benguela

Samedi 21 : Vers 6H, le jour me réveille, les rideaux sont presque transparents. Bonne nuit (avec boules Quiès). Ciel nuageux. 23° déjà ! Pas la grande forme : cou douloureux, un peu coincé, et mal à mon oreille opérée (la clim, le courant d'air, les secousses dues à la route ?). Petit-déjeuner à 7H, buffet réduit mais suffisant (œuf au plat, saucisse, charcuterie, fromage, pain, café, jus…).

Vue sur le parc de Chimlavera, au sud de Benguela


Calao de Monteiro, parc régional de Chimlavera, Benguela

Nous partons à 7H30 vers le sud, direction le parc régional de Chimalavera, à 35 km. Le temps d'arriver, à 8H15, les nuages sont partis. Ce parc est la principale réserve naturelle de la province de Benguela, avec une superficie de 150 km² sur un plateau de steppes entouré de montagnes, une altitude qui va de 50 à 265 mètres et une température moyenne annuelle de 23 °C. Il fonctionne comme il peut depuis 1971. On y trouve surtout des springboks, cette gazelle d'Afrique méridionale capable d'exécuter de grands bonds et de courir jusqu'à 88 km/h, et des damans de steppe.
Je paye l'entrée, 5 euros par personne, ce qui inclut un guide que nous récupérons, et nous partons parcourir le parc dans notre 4x4 durant deux heures et 30 km. Ce parc n'est pas très fréquenté, une soixantaine de visiteurs par an, et nous sommes les seuls ce matin.

Springbok, parc régional de Chimlavera, Benguela

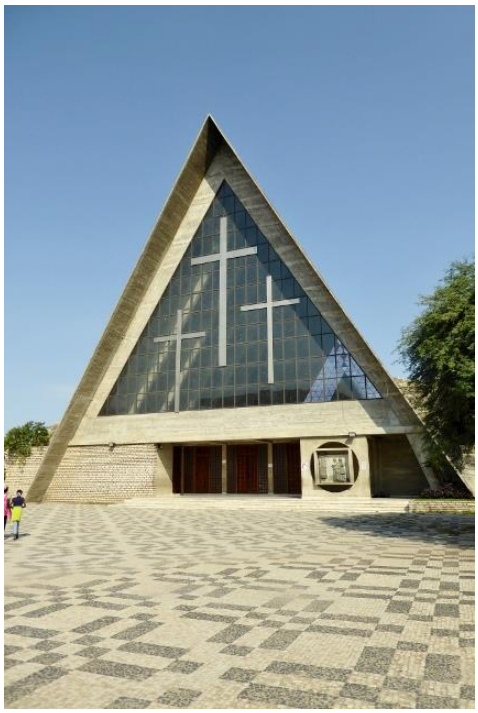
Caille bleue, parc régional de Chimlavera, Benguela

Paysage dénudé, steppe et acacias, quelques baobabs et cactus. Nous apercevons deux calaos de Monteiro, deux jolies cailles bleues, un babouin jaune qui s'enfuit avant la photo et, bien sûr, quelques springboks aux bonds impressionnants. Rien d'autre, c'est peu… Mais balade sympa quand même. De retour à la réception, je demande à visiter deux bungalows (il y en a 10) : pas mal du tout, bien équipés et vastes, climatisés, terrasse avec vue dégagée, tout ça pour 62 € (ce qui est plutôt bon marché pour l'Angola). Le restaurant ne fonctionnant pas, les touristes doivent venir avec leurs casse-croûtes. Cela dit, vu le nombre de visiteurs, ces dix bungalows ne doivent pas être très utilisés…

Baia Azul, Benguela

Entrainement de capoeira, Baia Azul, Benguela

Nous repartons, je m'endors dans la voiture et me réveille une demi-heure plus tard devant la plage de Baia Azul. Sous un préau, une vingtaine de jeunes s'entrainent à la capoeira sous la conduite d'une ceinture noire. C'est un sport extrêmement physique (inventé par les anciens esclaves du Brésil, comme vous le savez). Petit tour sur la plage et nous repartons (pas envie de me baigner, je ne me sens vraiment pas bien). Nous sommes à la pension avant 13H et y déjeunons, pour moi d'un calulu à la viande de bœuf accompagné de funge, plat angolais excellent. Puis je vais m'allonger dans ma chambre où, malgré la forte musique du bar, je m'endors pour plus de deux heures (c'est dire si je suis fatigué !). Je me sens mieux au réveil. Lorsqu'il fait un peu moins chaud, vers 17H, balade solitaire d'une heure jusqu'à la plage. De nombreux oiseaux nichent sur les filaos (à priori des grandes aigrettes). Puis travail entre ma chambre et le bar (pour le Wifi), beaucoup de recherches à faire. Je garde 30 photos sur une centaine. Casse-croûte dans ma chambre et au lit vers 23H.


Cathédrale, Benguela

Enfant, Baia Azul, Benguela

Jeune fille, Baia Azul, Benguela

Dimanche 22 : Nuit agitée, lever 6H15. Ciel blanc de nuages. J'espère qu'il n'y a pas trop de paludisme ici, je me suis fait bouffer par les moustiques hier soir, sans m'en apercevoir (ils devaient être très petits !). Petit-déjeuner à 7H, Mario n'est pas là. A 7H30, je finis par l'appeler, je crois que je l'ai réveillé, il vient déjeuner un quart d'heure plus tard. « C'est dimanche… ». Ben oui, mais c'est pourtant lui qui m'a dit hier soir : « demain 7H ». Du coup, nous partons bien en retard, à 8H15. Pas trop grave, le programme n'est pas chargé aujourd'hui. Pendant ce temps, le ciel s'est bien éclairci.
Direction Lubango, au sud-est. La route est très bonne tout le long, par rapport à d'habitude ; quelques trous, rien de bien terrible. Et très peu de circulation.
Nous quittons la région de Benguela, assez aride, passons la Serra Corruteval, une petite chaine de montagnes basses, et nous voilà sur un plateau vallonné vert, couvert d'acacias et de baobabs, c'est très beau. Petits villages de maisons de terre, quelques troupeaux de vaches à longues cornes. Des enfants se sont construit des trottinettes de bois, d'autres, plus jeunes, tirent des camions fait de bois et métal (boites de conserve). Je retrouve l'Afrique, la vraie, celle que j'aime !
Mario s'arrête pour acheter un grand sac de fruits de baobab pour l'une de ses tantes qui fait avec des glaces et des jus. Et c'est vraiment bon, le jus de baobab !

Enfant à la trottinette, vers Chongoroi

Lessive dans le rio Chongoroi

Traversée du rio Chongoroi : des femmes font leur lessive, des enfants se baignent, des hommes se lavent, nus. C'est dimanche ! Sur le bord de la route des familles, bien habillées, marchent : elles vont à l'église (ou en reviennent).
Montagnes basses à gauche, à droite, devant. Il doit y avoir là bien plus d'animaux sauvages que dans le parc d'hier. D'ailleurs, en plusieurs endroits, des jeunes vendent du gibier sur le bas-côté.
Stop à Quilengues où, dans un jardin d'enfants, un bassin, grillagé quand même, contient un crocodile. Il ne veut pas se montrer, je n'aperçois son museau qu'une fois. Je demande aux enfants qui se sont assemblés autour de l'enclos si l'un d'eux veut y pénétrer. Aucun volontaire. Dommage… Plus loin une guenon encagée allaite son petit. Cette ville est décorée d'œuvres en ferronnerie, très réussies, représentant des animaux.

Village vers Chongoroi

Animaux en ferronnerie, Quilengues

Il commence à faire très chaud (32°) mais je préfère éviter la clim à cause de mon oreille suppurante (mais je vais bien mieux qu'hier). Nous roulons toujours au sud puis, à Cacula, bifurquons à l'ouest. Arrêt, après Hoque, sur un petit marché très typique où Mario fait encore quelques achats. Fruits et légumes sont proposés à profusion, la région est très agricole. C'est le « Mercado de 40 » : il se trouve à 40 km de Lubango. Puis, vers 13H, nous arrivons en banlieue de Lubango. Mario m'affirme que Lubango, avec 2 millions d'habitants, est la seconde ville du pays, devant Benguela, avec 1,5 million d'habitants (je contrôlerai plus tard sur Internet : à priori, Benguela a 530 000 habitants et Lubango 320 000 ! Qui croire ?) Lubango, située à 1 760 m d'altitude, a été épargnée par la guerre et a accueilli à ce moment-là de très nombreux réfugiés. C'est la capitale de la province de Huila. Son économie est fondée sur l'agriculture, la production de viandes, de céréales, de tabac, de fruits et de légumes. Pour la petite histoire, cette région très fertile avait attiré 55 familles boers du Transvaal au début des années 1880. Elles avaient mis en valeur les terres qui leur furent attribués pour utilisation et obtenu la nationalité portugaise. Devant le refus des autorités de leur accorder la propriété des terres, 45 de ces familles étaient reparties vers le Sud-Ouest africain dans la région de Grootfontein.

Au marché des 40, vers Hoque

Vendeuses au marché

Guenon allaitant, Quilengues

Mario s'arrête au Complexo Freitas. Hier j'avais commencé à faire des recherches sur les hôtels de Lubango mais il avait déjà choisi où je dormirai. Il revient tout dépité : pas de chambre disponible (je croyais qu'il avait réservé !). Comme il est

tard, nous déjeunons là : buffet au poids. Je me prépare une assiette normale et, à ma grande surprise, il y en a pour 22 euros ! Qu'est-ce que c'est cher ! Heureusement, c'est plutôt bon.
Nous repartons à la recherche d'une chambre (pour trois nuits), j'avais finalement bien fait de me renseigner. Mario, lui, logera chez lui, il habite ici. Nous essayons plusieurs endroits : le Residencial Dumas, lugubre, offre des chambres minuscules, sans table et sans Wifi fonctionnelle. Le Casper Lodge est complet. Le Kimbo do Suba (bungalows) n'a pas d'Internet. Le Pululukwa Resort et le Serra da Chela sont trop chers (d'après mes recherches). Nous trouvons finalement à l'hôtel Lubango, où Mario me laisse avec le pique-nique du soir. Nous avons parcouru 362 km et il est 14H30.

Au marché des 40, vers Hoque

Au marché des 40, vers Hoque

L'hôtel Lubango, moyennement noté sur Tripadvisor, offre des chambres à 76 €, petit-déjeuner compris. L'ascenseur principal est en panne et la jolie et aimable réceptionniste me guide : deux étages à grimper, un très long couloir à parcourir qui mène visiblement à un autre bâtiment, puis ascenseur jusqu'au troisième étage. Chambre vaste, mais avec deux petits lits (les chambres avec un grand lit sont plus chères), petite terrasse, grande salle de bain, bureau, climatisation, petit frigo et Wifi. Je m'installe puis constate que le Wifi ne passe pas. J'appelle la réceptionniste, qui remonte. Nous essayons le Wifi dans une chambre près du routeur et, là, ça fonctionne. Déménagement dans cette nouvelle chambre, identique à la précédente. C'est plutôt bien. Seul le frigo peine à faire du froid. Pas de chaine télé en français.
Je suis encore fatigué et j'ai la flemme de sortir me balader. J'ai même un peu de mal à travailler mais, petit à petit… Le Wifi fonctionne très bien. Je termine tôt, dine d'une soupe et d'un sandwich dans ma chambre. Cette dernière se révèle très agréable, aucun bruit (j'ai l'impression d'être seul à l'étage). Je me couche assez tôt, bouquine un bon livre de Jean-Yves Loude, « Lisbonne » et finis par m'endormir.

Poulet grillé, marché des 40, vers Hoque

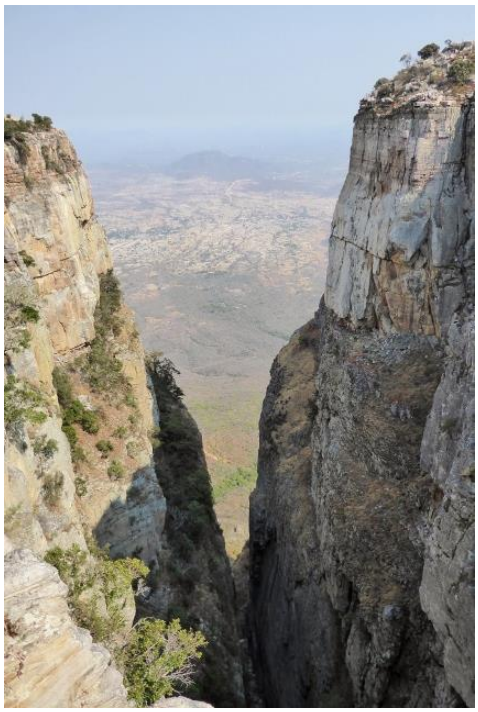
Vue depuis ma chambre de l'hôtel Lubango, Lubango

Lundi 23 : Nuit moyenne : avec mon format, j'ai beaucoup de mal à bien me reposer dans un petit lit, me réveillant à chaque fois que je veux me retourner. Réveil vers 6H : il fait beau et encore frais (20°). Petit-déjeuner buffet correct, plus de choix que d'habitude.
Puis, comme prévu, Mario vient me récupérer vers 8H. Aujourd'hui nous allons visiter Lubango et ses environs. Pas mal de voitures en ville mais aucun embouteillage.
Petite route grimpant vers le nord bordée de montagnes. Trois petites écolières font du stop, nous les prenons et les déposons devant leur école deux kilomètres plus loin (cela semble une pratique courante). La route s'arrête à une dizaine de km sur un plateau, à 2 600 m d'altitude. Des rochers gris et rouges sont amoncelés un peu partout, c'est très beau. Nous sommes à la Fenda (fissure) de Tunda Vala : la montagne est en effet séparée en deux par une très haute et longue faille. Du haut de la falaise, belle vue sur la plaine en contrebas, à plusieurs centaines de mètres au-dessous. Assez impressionnant ! Il fait déjà chaud, malgré l'altitude.

A Tunda Vala

Vers Tunda Vala

Sur le chemin du retour, court arrêt au « Chalet », une fromagerie/charcuterie fondée par un Suisse. Ous devons y retourner demain. Plus loin, autre arrêt au Pululukwa Resort, un ensemble hôtelier de luxe qui surplombe Lubango. C'est un endroit très beau qui abrite, outre les bungalows éparpillés dans la nature, une belle étendue d'eau et un parc animalier. De retour à Lubango, nous grimpons jusqu'à la petite chapelle Nossa Senhora do Monte, patronne de Lubango. Là encore, belle vue. Mais le ciel commence à se couvrir de nuages blancs. En ville, je veux visiter la cathédrale, assez laide extérieurement : elle est fermée. Beaucoup de changeurs ici et Mario change mes derniers dollars au même taux très avantageux qu'à Luanda. Cela me permettra de payer mes frais lorsque je serai seul en fin de circuit (en espérant qu'il ne me restera pas trop de kwanzas car le change dans l'autre sens est quasi-impossible.
Visite du musée régional de Huila ; sur deux petits étages sont présentés des objets de toutes sortes appartenant au patrimoine culturel de la région. Intéressant.


Fissure de Tunda Vala

Chapelle Nossa Senhora do Monte

Cristo Rei, Serre da Leba, Lubango

Nous rejoignons ensuite, à l'ouest, un autre point de vue sur la ville, là où se trouve le Cristo Rei, un Christ en béton de 14 m de haut construit entre 1955 et 1957 sur la cordillère de Chela, à 2 130 m d'altitude. Il est 11H30 et il fait 30°.
Plus loin, autre point de vue, cette fois sur la route de Serra da Leba, qui descend abruptement, tout en lacet en épingles à cheveux (21 virages sur quatorze km). Endroit très dangereux, et encore plus en cas de pluie ou de brouillard, mais passage obligé pour se rendre à Namibe, sur la côte. D'ailleurs, encore avant-hier, un camion a plongé dans le précipice, le chauffeur s'est tué.
Sur le chemin du retour, à Humpata, arrêt au cimetière boer, dont il ne reste presque rien de visible, sauf la colonne érigée en souvenir de ces hommes venus de loin pour donner vie à cette vallée.
13H30, il est l'heure de déjeuner et Mario me propose d'aller au Hungry Lions, une chaine de fastfood sud-africain. Ça tombe bien, j'en avais envie. Et ce fut très décevant (service très lent, mouches envahissantes et burger de poulet pas top).
Une heure plus tard, je suis dans ma chambre à l'hôtel. Nous avons quand même parcouru 143 km. Je suis heureux de ce nouvel après-midi de libre ; toujours fatigué, je peux un peu me reposer et travailler de façon plus relax ; quoique, malheureusement, le Wifi fonctionne très mal cet après-midi (mieux en soirée). Je me couche tôt, 22H30.

Route de Serra da Leba, Lubango

Salon de beauté, Humpata

Mardi 24 : Réveil à 6H, beau temps. Mal au dos (petit lit trop mou) mais à priori en meilleure forme que les jours précédents. Après le petit-déjeuner, j'attends Mario, qui arrive en retard, l'air très soucieux. Il faut dire que cela fait déjà trois jours qu'il n'a plus d'argent en espèces (il m'en a emprunté à deux reprises) et qu'il paye tout en carte bleue (ce qui limite les endroits où acheter et manger).
Nous embarquons dans une nouvelle voiture, une petite Toyota Raf4, sans clim, qui s'avère être celle de sa femme. J'ai du mal à le faire parler mais, comme je suis en droit de savoir ce qui se passe, il m'avoue finalement que notre 4x4 a été récupéré hier soir par l'ancien propriétaire car il n'avait pas été complètement payé et qu'il ne sait pas trop comment va se poursuivre notre voyage, car Jack, le patron de l'agence namibienne et mari de Catherine (avec qui j'ai mis au point ce voyage et que j'ai réglé), ne viendra finalement pas aujourd'hui comme prévu. Nous en saurons plus à midi mais j'avoue que je suis très inquiet.

Vue sur Lubango depuis la chapelle Nossa Senhora do Monte (hier)

Nous prenons la route du sud, celle qui rejoint la Namibie. Elle est plutôt bonne. Barrage policier où nous perdons du temps : les papiers du véhicule ne sont pas à jour, la vignette de circulation 2017 non payée. Les problèmes s'enchainent… Nous arrivons finalement à repartir. A 35 km de Lubango, vers Chibia, piste à droite en fort mauvais état sur une dizaine de km. Plantation d'orangers et de manguiers. Mario roule doucement, sa voiture n'est pas un 4x4. Enfin, à 10H, après avoir été bien secoué, nous arrivons au petit village de Maça de Chibia, où se trouve un marché rural important : mais aujourd'hui peu de stands sont ouverts, le marché est surtout vivant les samedis et dimanches.

Boucherie, marché de Praça de Chibia

Au marché de Praça de Chibia

Il est toutefois intéressant de voir toutes ces huttes de bois tressé, la boucherie avec ses mouches, les vendeurs de vêtements usagés, la faiseuse de beignets… Et puis, surtout, j'aperçois quelques femmes Mwila (= Mumuhuila).

Les beignets, marché de Praça de Chibia

Femme Mwila, marché de Praça de Chibia

Ces dernières sont en tenue traditionnelle, jupe colorée, énorme collier de plusieurs rangées de perles en plastique autour du cou, seins à l'air et coiffure de tresses enduites de rouge (j'en avais déjà aperçu quelques-unes dimanche à Lubango). A la sortie du village se trouve la petite école primaire, une seule classe couverte. Mais des tableaux noirs sont fixés sur les murs extérieurs, ce qui permet à deux autres classes de se tenir dehors. Le plus surprenant est de voir les écoliers arriver en cours avec leur propre chaise en plastique. Quant aux tables, point ! Si les écoliers européens voyaient comment ça se passe ici, ils apprécieraient sans aucun doute leur propre école.

Ecole primaire, Praça de Chibia

Jouet d'enfant, vers Praça de Chibia

Nous repartons, même piste, même route, jusqu'à Lubango. Un enfant pilote le petit camion qu'il a dû construire lui-même. A notre arrêt, pour prendre une photo, le gamin s'enfuit en laissant là son jouet. Ce n'est pas la première fois que cela se passe ainsi. Peut-être les parents menacent-ils les enfants désobéissants en leur disant : « Le gros Blanc va te manger ! » ? Cela dit, moi je n'ai pas peur que l'on me mange : depuis le début de mon voyage je n'ai jamais ressenti un quelconque sentiment d'insécurité ni la moindre malveillance. Je dirai plus : je me sens plus en sécurité en Angola qu'à Marseille !
A 11H30, un peu trop tôt à mon goût, arrêt au restaurant Liopa Lola où nous prenons un plat local, un « rancho » : c'est un genre de ragoût de viande (avec plein d'os) et chorizo accompagné de pâtes, choux, pois-chiches et carottes (10 euros).

Rancho, restaurant Liopa Lola, Lubango

Avant-goût de tribus, Lubango

Jack appelle et nous en savons maintenant un peu plus pour demain : il ne nous rejoindra que dans quelques jours mais enverra demain un conducteur et un véhicule namibiens qu'il nous faudra aller rejoindre en autocar à Cahama, une ville à 190 km au sud. Ça promet, mais ça me permettra de juger de l'ambiance d'un bus angolais… (ça modifie aussi un peu le programme prévu).
Du coup, cet après-midi, je laisse Mario tranquille, il a beaucoup de choses à préparer, il doit notamment trouver de l'argent et réserver le bus. Arrêt pour m'acheter une recharge d'1GB pour mon téléphone (tout mon crédit, 600 kb, s'étant envolé je ne sais comment) et deux petits pains pour mon diner. A 13H, Mario me dépose à l'hôtel (95 km parcourus). Troisième après-midi libre : le programme d'aujourd'hui aurait pu et dû être fait dimanche après-midi, cela aurait été plus logique, et j'aurais gagné un jour de voyage (j'ai mal calculé mon coup). J'en profite pour faire pas mal de recherches sur Internet sur les tribus que je devrais rencontrer les prochains jours : eh bien, en dehors des Héréros, Himbas et Khoïsans (Bochiman), il n'y a pas grand-chose, il semblerait qu'aucun ethnologue ne se soit intéressé aux autres tribus : Mwila (Mumuhuila), Mugambwe, Xindonga, Mucubal, Mucawana (Muhacaona), etc. L'après-midi passe vite. Vers 22H je suis couché.

Au cimetière boer, Humpata (hier)

Elève et sa chaise, Praça de Chibia

Femme Mwila, marché de Praça de Chibia

** Quelques mots sur les Héréros et les Himbas/Muhimbas (d'après Wikipedia) :
Les Héréros sont un peuple d'Afrique australe du groupe linguistique bantou parlant le héréro, constitué actuellement d'environ 320 000 personnes (dont 135 000 en Angola (sud), 164 000 en Namibie (nord) et 21 000 au Botswana (nord-ouest). Quelques groupes apparentés aux Héréros, peu nombreux, mènent la vie traditionnelle des peuples pasteurs. Les plus connus, les Himbas (environ 10 000) vivent sur les 30 000 km² du Kaokoland en Namibie ; environ 3 000 autres habitent sur la rive angolaise du fleuve Kunene qui fait office de frontière entre les deux pays sur près de 200 km. Comme toutes les frontières héritées de l'époque coloniale, celles de la Namibie respectent fort mal la répartition ethnique. Le peuple himba serait venu avec les Hereros du Betschuanaland (le Botswana actuel) aux XVème et XVIème siècles.
Traditionnellement les femmes himbas se teignent la peau en rouge avec une pommade réalisée à base de graisse de vache et de poudre d'ocre rouge. Cet onguent dont l'enduisage fait partie des critères de beauté féminins leur permet également de se protéger de l'ardeur du soleil, de la sécheresse de l'air et des insectes. Leurs cheveux sont coiffés en tresses lisses et épaisses, enduites également de la même substance. Les hommes portent eux, après la circoncision, une queue de cheval avec le reste du crâne rasé, qu'ils recouvrent après le mariage d'un bonnet en coton qui lui donne une forme effilée en une sorte de crochet très graphique. Les Himbas, hommes et femmes, sont vêtus d'un simple pagne en cuir et se fabriquent des sandales avec des pneus de voitures.
Actuellement des collectivités s'organisent pour gérer le bétail et le tourisme qui peut représenter un revenu appréciable car de nombreux touristes viennent visiter les villages himbas. La culture himba a su garder son originalité en dépit des pressions extérieures et a une chance de survie à condition d'adopter des formes de développement durable.
Les maisons des Himbas ont une forme conique et sont fabriquées et réparées uniquement par les femmes avec des branches, de la terre grasse et des excréments de vache mélangés à du sable. Dans une famille, ce sont les enfants de la sœur qui héritent du bétail, alors que les enfants reçoivent le bétail de l'oncle maternel. Seuls le « troupeau sacré » et la responsabilité du feu sacré sont laissés au fils. Le feu ne doit jamais s'éteindre, puisqu'il maintient la relation entre les vivants et les morts.
Dans les années 1920 un projet de construction de barrage à Epupa, sur le fleuve Kunene qui fait la frontière entre la Namibie et l'Angola, a vu le jour. La réalisation du barrage inonderait près de 200 km² des meilleures terres de pâturage des Himbas et aurait des conséquences catastrophiques sur la faune et la flore locales. Le patrimoine culturel ancestral des Himbas est également menacé puisque près de 160 tombes himbas (de la plus haute importance dans leur culture) se situant sur les rives du fleuve Kunene se retrouveraient sous l'eau. Ce barrage, non réalisé, est toujours en projet.
Voir aussi http://www.atlasofhumanity.com/himba

** Quelques mots sur les Mwilas (ou Mumuhuilas) (d'après diverses recherches) :
Les Mwilas sont une tribu semi-nomade d'origine Bantou (Cameroun) vivant au sud de l'Angola dans la province de Huila (qui a pris le nom de ses habitants). Ils sont agriculteurs et éleveurs (bétail, chèvres et volailles). Un chef et les anciens les dirigent avec quelquefois l'avis d'un devin/sorcier. Ils croient à l'Etre suprême et à l'esprit des ancêtres.
Ils sont connus pour leur culte de la beauté. Les femmes enduisent leurs cheveux d'un produit rouge (oncula) fait avec de la poudre de pierre rouge mélangée à de l'huile et autres ingrédients naturels. Leurs quatre ou six tresses (nontombi), ressemblant à des dreadlocks, sont décorées de cauris, de perles et même de nourriture sèche. Si elles ne portent que trois nontombi, c'est qu'il y a deuil dans a famille. Leur front rasé est aussi signe de beauté. Leur collier correspond à une partie de leur vie et elles ne l'enlèvent jamais, même pas pour dormir.
Voir aussi : http://www.atlasofhumanity.com/mwila

Coléoptère, Barra do Kwanza

Lézard Agama, Lubango

Mercredi 25 : Réveil à 5H30. Internet ne fonctionne pas, j'essaye tout, redémarre mon ordinateur, cherche, et finis par appeler la réception : en panne générale. J'utilise alors, rapidement, mon téléphone. Je voulais être à jour car, pendant une semaine, je vais avoir de grosses difficultés de connexion.
Petit-déjeuner. Il fait beau. Mario vient me récupérer un peu en retard à 8H15, c'est un de ses amis, un Blanc, qui nous transporte dans sa voiture jusqu'au terminal de la compagnie de bus Macon, la plus importante du pays. Visiblement Mario n'a pas réservé nos places hier, ne sait pas à quelle heure part le bus et ne m'a pas changé d'argent en petites coupures nécessaires pour prendre des photos, payantes, dans les tribus (je n'aime pas ce procédé mais pas d'autre choix). Renseignements pris, le bus partirait vers 9H. En attendant nous allons prendre un café tous les trois. Evidemment, à 9H, rien. Heureusement, il y a des sièges dans une salle d'attente et il ne fait pas trop chaud.

Village, sur la route de Chibemba

A Chibemba

Le bus arrive à 10H et nous nous installons à l'avant, aux premières places (il est à moitié-vide). Le billet pour Cahama, à 190 km, coûte 10 €. Ce bus, de marque Higer (Chine), est propre, plutôt confortable et a même la climatisation. Que demander de plus ? Je m'attendais vraiment au pire… Nous démarrons à 10H20, après quelques recommandations du chauffeur (tels les besoins biologiques). Celui-ci se révèlera assez bavard durant le trajet. Par contre les passagers resteront bien calmes, on ne se croirait pas en Afrique. La route vers le sud est plutôt bonne mais nous faisons pas mal d'arrêts, surtout pour récupérer (ou non, à cause du prix) des gens qui veulent voyager. A 11H, nous sommes à Chibia (où nous sommes passés hier). A l'arrêt, qui dure 25 minutes, foule de petits vendeurs de nourriture et boissons. Puis, sur la route, des enfants conduisent leur voiturette-jouet, des jeunes proposent des œufs, des femmes vendent de gros sacs de charbon de bois. Quelques flamboyants rouges (Mario me dit que ce sont des acacias ; à vérifier). A 12H45 nous sommes à Chibemba et une demi-heure plus tard nous quittons la province de Huila pour entrer dans celle de Cunene.

Notre nouvelle voiture, à Cahama

Arbre congeiro, Cahama

Enfin, à 13H50, nous sommes à Cahama, où nous descendons. Le bus continuera, lui, jusqu'à la frontière namibienne. Le chauffeur envoyé par Jack depuis la Namibie a du mal à nous trouver, malgré les explications très précises de Mario (qui le traite de « burro », âne). Le voilà. Le véhicule est un 4x4 Toyota Surf, long. Il a l'air bien usagé et très chargé. Mais, surtout, il n'a pas de climatisation ! Comment est-ce possible dans un pays aussi chaud ? Franchement ! Ça promet, surtout que nous devons faire beaucoup de pistes, forcément poussiéreuse. En plus les sièges avant, les seuls disponibles, sont bas et ma position est vraiment inconfortable. Je suis très déçu. Conduite à droite (comme en Namibie).
Le chauffeur namibien nous quitte, il va rentrer en bus en Namibie (près de la frontière). Nous allons déjeuner au seul endroit proposant un plat chaud : cabidella de galinha, genre de ragoût de poulet (bicyclette) avec du riz et des haricots. Pas génial mais mieux que rien.

Bœufs, route d'Otchinjau

Piste d'Oncocua

Nous repartons à 15H, il fait très chaud dans la voiture et je suis vite trempé malgré les vitres ouvertes. Arrêt au marché pour m'acheter une petite lampe de poche, j'ai égaré la mienne. Bonne route nouvellement goudronnée, plein ouest, 59 km jusqu'à Otchinjau. Pas âme qui vive : nous ne croisons qu'une moto et de jeunes gardiens de vaches avec leur troupeau. D'Otchinjau, mauvaise piste en direction de Oncocua. La voiture, basse et chargée, tape fréquemment dans les ornières malgré la bonne conduite de Mario. Paysage très sec d'acacias et d'herbes, avec quelques beaux baobabs.

Notre campement sur la piste d'Oncocua

Toilettes portatives, campement sur la piste d'Oncocua

Vers 17H30, une heure avant la nuit, nous nous arrêtons au km 35, à peu près à mi-chemin d'Oncocua. Nous avons parcouru aujourd'hui 290 km (dont 190 en bus). Bien qu'assaillis de mouches et moucherons, il nous faut monter notre camp : les deux tentes, de grosses toiles, sont hyper-faciles à monter, un système que je ne connaissais pas. 4 m² à l'intérieur et 1,60 m de haut, impeccable. Matelas assez épais je crois et affaires de couchage. Il y a même une cuvette de WC portative, je ne savais même pas que ça existait ! Je pars l'essayer. Pratique ! Plus tard, de jeunes filles des tribus passent, riant, mais s'enfuyant dès que je m'approche. Trois gamins montés sur des ânes arrivent et continuent vers leur village. Plus tard nous aurons la visite de deux hommes.
Il est temps que je commence mon journal de bord, la nuit tombe vite, avec un petit quart de lune. Je suis installé sur une grande table pliante et dans un fauteuil confortable. A l'autre bout de la table, Mario cuisine. Pas de réseau ici. A la nuit, heureusement, les insectes ont disparu. Bon repas de saucisses de chèvres, oignons et pain. Puis je me réfugie sous ma tente et bouquine jusqu'à 21H30. Il fait bon. En m'endormant, je suis inquiet, j'entends des bruits de pas furtifs autour de ma tente. Mais ce n'est peut-être que le vent. Cela m'arrive souvent la première nuit sous tente en terre inconnue. Je mets mes boules Quiès et m'endors.

Filles mucawanas, campement sur la piste d'Oncocua

Adolescents macahonas, campement sur la piste d'Oncocua

Jeudi 26 : Bien dormi, réveil vers 5H30. Il fait déjà jour, tout est calme, il fait frais, je suis bien. Je bouquine. Des fillettes passent en criant « Bom dia, bom dia ». Mario se lève vers 6H30 et prépare le petit-déjeuner. Il n'est pas en forme, mécontent de cette voiture et parce que Jack l'a laissé tomber. Bon petit-déjeuner, œufs au bacon.
Deux bergers suivent leurs chèvres. Puis deux jeunes femmes arrivent, chacune un bébé dans le dos ; elles s'assoient à 30 mètres et resteront là à nous regarder jusqu'à notre départ. Nous plions tout le campement, tout rentre dans le véhicule et sur la galerie du toit à condition d'être bien rangé. Mario enlève la roue de secours de dessous la voiture, elle tapait dans les creux, pour la mettre sur la galerie. Et, à 9H, nous partons sur cette piste défoncée. Il fait maintenant une chaleur à crever, devons rouler vitres ouvertes et la poussière pénètre dans le véhicule. Vais-je mourir asphyxié ?

Sur la piste d'Oncocua

Village, sur la piste d'Oncocua

20 km et une heure plus tard nous arrivons à Oncocua, petit village poussiéreux. Tour au petit marché. La voiture ne veut plus démarrer et Mario est désespéré. Pendant qu'il essaye de la réparer, assis sous une paillotte devant le bar du village, j'utilise mon téléphone pour Internet mais ça marche très mal : je reçois mes courriels mais ne peux utiliser Facebook ni télécharger mes photos. Des jeunes sont présents sous la paillotte : une jeune vendeuse de pain, un motard qui se repose, un étudiant qui lit… Bonne ambiance. Un adolescent muhimba arrive, portant la coiffure traditionnelle sous un tissus, un genre de tresse qui se dirige en haut vers l'arrière, tout un travail. Le motard repart sur sa moto Keweseki (copie chinoise). Ma batterie s'épuise, je donne mon ordinateur à charger à l'étudiant qui habite une toute petite chambre dans la cour derrière le bar. Dans cette cour poussent un acacia, en fleur, et un cotonnier.

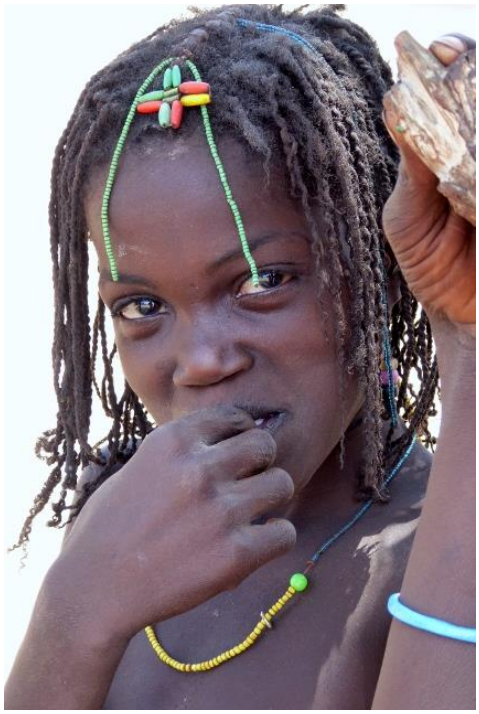
Les ânes, sur la piste d'Oncocua

Sur la piste d'Oncocua

13H15, notre voiture démarre enfin, je récupère mon ordi et nous partons, sans avoir déjeuné. La température est de 43°, c'est dire s'il fait chaud ! Comment peut-on me faire voyager, par ces chaleurs et au prix que j'ai payé, dans un véhicule non climatisé : incompréhensible !
Nous nous arrêtons, sans couper le moteur, quelques kilomètres plus loin, dans un village mucawana, près de la pompe à eau où des femmes font leur lessive et où des vachers font boire leurs bêtes. Pour la première fois, il me faut payer pour prendre des photos (5 euros qui seront partagés). C'est ainsi dans les tribus. Mais je prends quelques photos assez réussies (bien que les Noirs soient très difficiles à photographier).
Nous continuons vers Espinheira par une piste très difficiles. Toujours beaucoup d'acacias noirs, tout biscornus avec de nombreuses branches sans feuilles, mais aussi quelques motindis, de jolis arbustes nains qui sont certainement de la famille des baobabs.
Puis le paysage change, moins sec, plus vert, il a dû pleuvoir récemment par ici. Nous ne trouvons aucun endroit ombragé pour nous arrêter déjeuner et il est inconcevable de pique-niquer dans la voiture ou en plein soleil. Tant pis…

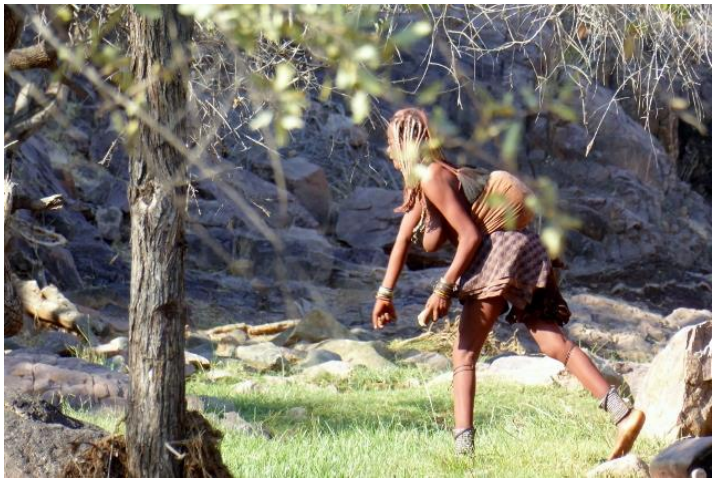
Adolescent muhimba, Oncocua

Garçon mucawana, vers Oncocua


Fillette mucawana, Oncocua

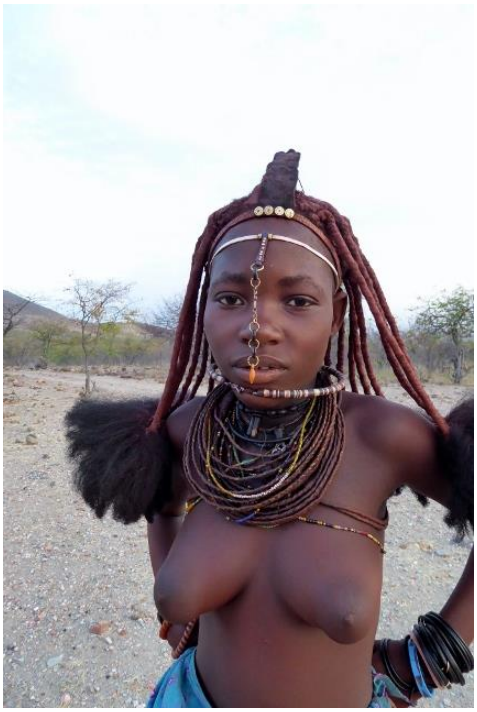
Vers 16H, nous arrivons à notre second lieu de campement, près d'un ruisseau. Nous n'avons parcouru que 64 km aujourd'hui, mais Mario est fatigué, et ça se comprend aisément. J'aime bien cet endroit et je profite du ruisseau pour aller me laver dans cet endroit désert, j'en ai bien besoin. Désert est vite dit : je suis nu et couvert de savon lorsque passent deux jeunes et jolies filles muhimbas. Elles n'ont pas l'air si surprises que ça, elles ont dû en voir d'autres…
Un peu plus tard, au campement que Mario a monté, quelques jeunes muhimbas et mucawanas viennent nous rendre visite. Ils s'installent et nous regardent déjeudiner de bonnes pâtes bolognaises (il n'est que 18H). En fait, ensuite, ils réclament les restes que Mario leur donne. Puis, alors qu'il fait déjà nuit, ils s'en vont. Où ? Y a-t-il un village par ici ?
Le vent souffle. Du coup, pas de mouches… (il s'arrêtera dans la nuit). Je voudrais charger mes appareils mais le chargeur du tour-opérateur a rendu l'âme ce soir. Décidément !
Mario, fatigué, se couche vers 20H. Je continue à travailler puis bouquine dans ma tente jusqu'à 21H. Beau ciel étoilé. Du bruit alors que je viens d'éteindre ; c'est juste un troupeau de vaches qui passe.

Mucawanas, vers Oncocua


Femme muhimba, route d'Espinheira

** Quelques mots sur les Mucawanas (ou Muhacaonas) (d'après diverses recherches) :
Les Mucawanas sont des nomades aborigènes habitant le sud de l'Angola, particulièrement dans les villages de Soba, près de Oncocua, Elola et Moimba. Ils respectent toujours leurs traditions et vivent et s'habillent comme antan (mais qui est antan, me direz-vous ?). Ils sont agriculteurs et bergers. La coiffure des femmes (kapapo), dans laquelle sont mélangés des matériaux de récupération est tenue par de la bouse de vache mélangée à de la graisse et des plantes (pour enlever l'odeur). Elles portent, aux bras et chevilles, des bracelets faits de lianes ou de métal ou même plastique. Les hommes portent des bijoux (colliers, bracelets) et portent de simples pagnes (souvent avec un slip) avec un tee-shirt. Certains, hommes et femmes, se font retirer les dents d'en bas devant et liment en V celles de dessus. Cette tribu est sympathique, rieuse, aimant la visite et la danse.
Voir aussi : http://www.atlasofhumanity.com/mucawana

Femme muhimba, route d'Espinheira


Jeune fille muhimba, route d'Espinheira

Fillette et femme muhimbas

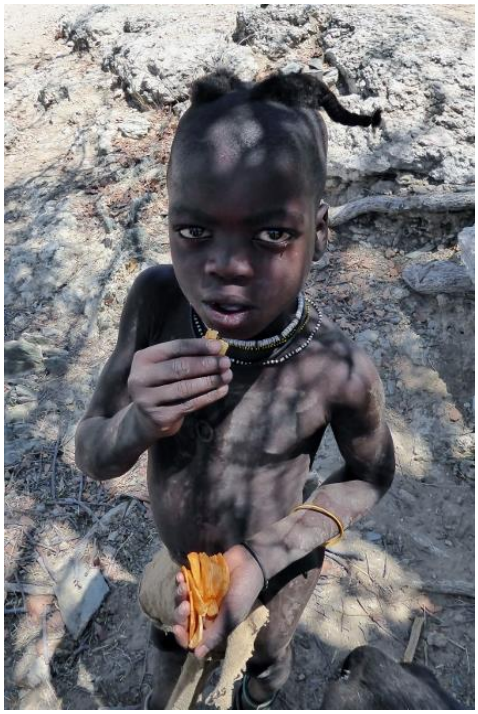
Vendredi 27 : Réveillé à 5H10, le jour se lève. Fraicheur agréable. Les oiseaux chantent, c'est calme. Seules les cailles font du bruit en s'ébrouant. Le soleil apparaît derrière les montagnes à 6H20 et, de suite, ça chauffe. Je bouquine sur le fauteuil devant ma tente. Vers 7H, alors que Mario se lève, commencent à arriver des femmes mohimbas, très bavardes, puis, plus tard, des bergers mucawanas. Ils parlent entre eux une langue incompréhensible, extrêmement rapide.
Petit-déjeuner à 7H30, puis je démonte ma tente et travaille un peu. Mario à beaucoup à faire de son côté.
Nous démarrons à 9H25, vers l'ouest, direction Iona et Espinheira. Il me faudrait recharger mon appareil photo, mon téléphone et mon ordinateur ; je branche mon mini-chargeur sur l'allume-cigare : malheureusement, ce dernier ne fonctionne pas. Décidément, rien ne va !
La piste est vraiment mauvaise, je suis secoué de tous côtés et je ne parle pas (si !) de la poussière et des branches d'acacias que je me prends dans la figure (avec cette chaleur, pas question de fermer la fenêtre, alors je fais avec).
Nous traversons de nombreux ruisseaux à sec ; Mario me dit que lorsqu'il pleut, ça déborde de partout, mais que quelques heures après, ils sont de nouveau secs.

Motindi, route d'Espinheira

Lieu du bain, hier, route d'Espinheira

Vers 11H, la voiture cale dans un lit de ruisseau à sec. Comme hier, impossible de redémarrer. Mario pense que lorsqu'il fait trop chaud, et c'est le cas, le démarreur ne fonctionne plus. Nous sommes au milieu de nulle part, loin de tout, et il n'y a pas de réseau ici. Le village le plus proche est à 80 km ! Nous n'avons croisé aucun véhicule depuis Oncocua hier (et nous n'en croiserons aucune de la journée). Mais Dieu veille : au bout de vingt minutes arrivent deux hommes avec leurs chèvres. A nous quatre nous arrivons à pousser la voiture en montée sur un mètre, et, incroyable, en la poussant dans l'autre sens sur cette très courte distance, elle démarre. Je n'y croyais pas ! Bravo Mario…
Un peu plus loin, nous nous arrêtons devant un village himba que j'aimerais visiter. Il faut gentiment négocier et je paye 5 euros (pour la seconde fois seulement) pour pouvoir prendre toutes les photos désirées. Le village, entouré d'une clôture, est composé de petites cases rondes en terre, d'une case à volaille et d'un enclos pour le bétail (les bœufs ne sont pas là en ce moment, des enfants-bergers doivent le garder plus loin). Les femmes, recouvertes d'enduit rouge, sont splendides, et leurs enfants en bas-âge nombreux. Avant de partir, je remets une tablette de Dafalgan au chef de village, un petit vieux qui doit être bien plus jeune que moi et qui se plaint de douleurs dorsales. D'après Mario, il aurait trois femmes et cela jouerait sur sa santé (c'est sûr que je n'ai pas ce problème !)

Femme muhimba et sa fillette


Garçonnet muhimba

Adolescent muhimba

Quelques rencontres et photos volées en chemin. Nous cherchons un endroit ombragé pour déjeuner. Or, ici, les acacias sont très bas et presque sans feuilles. Finalement, vers 14H, nous en trouvons enfin un plus grand pour nous abriter, la voiture et nous. Pas question d'éteindre le moteur, pas besoin de prendre de risques. Nous mangeons debout, le capot servant de table. C'est vite fait : du pain, du thon en boite et de la mayonnaise, c'est largement suffisant par cette chaleur (qui m'a donné un fort mal de tête, et pourtant je bois beaucoup d'eau).
Continuation sur cette piste défoncée, Mario ne risque pas de s'endormir, moi non plus. Conduire ici n'est vraiment pas facile et il doit enclencher très souvent les 4 roues motrices. Vers 15H, après 80 km, nous voilà à Iona, un petit village où nous devons nous arrêter pour deux raisons : je dois me présenter à la police (la frontière namibienne n'est pas loin), policier très sympa et assez désinvolte qui me pose beaucoup de questions, aucun problème. Mario achète de l'eau (et des cigarettes je crois) dans le seul commerce, un grand hangar où il n'y a presque rien.

Femme muhimba enceinte

Fillette muhimba

Jeune fille muhimba

De là, la piste est bien meilleure, presque plate, principalement de sable (et de poussière). Nous sommes dans le parc national d'Iona. Le paysage change, il est somptueux : un grand plateau entouré de montagnes, avec des arbres plus verts, de l'herbe brune et beaucoup de welwitschia mirabilis.

Femme muhimba, sur la route d'Espinheira

Sur la route d'Espinheira

La welwitschia mirabilis est une espèce végétale endémique du désert côtier de Namibe (Namibie et Angola). Cette plante, composée d'un court tronc et de deux feuilles opposées de 2 à 4m de longueur qui peuvent se décomposer au fil du temps en lanières. Vivant en plein soleil et par forte chaleur, elle possède de longues racines et se nourrit de la rosée matinale. Elle peut vivre deux mille ans ! J'en avais déjà vu en Namibie (ci-dessous à gauche. A droite, acacia parasol).

Nous apercevons un dik-dik, bizarrement seul, quelques springboks avant d'arriver enfin à Espinheira, une des entrées du parc national d'Iona, à 800 m d'altitude. Il est 16H15 et nous avons difficilement parcouru 110 km de pistes depuis ce matin. Je suis couvert de poussière, qu'est-ce que j'ai avalé aujourd'hui ! Heureusement je peux prendre une douche dans un des bâtiments et recharger mes appareils (panneaux solaires).
Puis je travaille sur la grande table ronde du poste de garde, où il y a de la lumière (mais, comme prévu, pas de réseau téléphonique), tandis que Mario discute avec les cinq employés fort sympathiques (qui m'ont donné des renseignements sur le parc). Je vois même passer un oryx, antilope majestueuse) à une centaine de mètres. Pas de tribus par ici.

Au parc national d'Iona

Springboks, parc national d'Iona à Espinheira

Le parc d'Iona, qui fut réserve de chasse en 1937, devint national en 1964. Avec environ 15 450 km², c'est le plus grand parc du pays et s'étage à différentes altitudes, de l'océan à plus de 2 000 m. On y trouve springboks et autres antilopes, zèbres de montagne, autruches, chacals, hyènes et deux animaux assez rares : le « chita » (= guépard, félin qui court jusqu'à 100 km/h et dont il ne reste que 7 100 représentants en Afrique) et le « mabeco » = lacyon, sorte de chien-hyène noir et blanc (animal en danger, qui ne vit qu'en Afrique centrale, plus que 660 représentants).
Vers 20H, Mario et moi descendons au campement, Mario a déjà monté les tentes et prépare le repas tandis que je continue mon journal de bord. Bon steak accompagné de patates, oignons et champignons. Je me couvre car j'ai froid (pour la première fois). Puis le vent tombe. Il n'est pas loin de 22H lorsque je me couche, très fatigué.

Oryx, parc national d'Iona à Espinheira

Au campement d'Espinheira, parc national d'Iona

Samedi 28 : Je me réveille à 5H15, le jour se lève, il fait très beau et quelques springboks sont en train de brouter près des toilettes. Des oiseaux chantent, chant gâché par de nombreux corbeaux croassant autour du camp. Une petite brise souffle, pas désagréable.
Nous devions partir vers 7H promener dans le parc à la rencontre des animaux mais la voiture ne démarre pas, les batteries semblent à plat. Ça continue… Mario va au poste du parc (à 200 m du terrain de camping) demander de l'aide. Une demi-heure plus tard arrive un petit camion du parc, qui prend notre véhicule en remorque ; d'abord en arrière, pour le sortir de dessous l'acacia, puis en avant, et la Toyota démarre en dégageant une épaisse fumée noire. Avant de partir, il faut laisser tourner le moteur. Et le soleil est déjà haut : tant pis, je n'aurai pas de belles photos. Ce véhicule commence à me pomper l'air et Mario lui aussi en a marre.
Nous partons finalement peu après 8H et tournons dans une petite partie du parc (une vingtaine de km). De nombreux oryx, plus d'une soixantaine, s'enfuient tranquillement à notre approche, c'est un animal que j'aime beaucoup. Les springboks fuient eux-aussi en faisant de grands sauts. Quelques vautours perchés sur les rochers attendent sans doute la mort d'une bête. Multitudes de petits oiseaux cachés dans l'herbe et s'envolant à notre passage. Beau paysage qui s'efface déjà à l'horizon à cause de la chaleur. Un moment vraiment très agréable.

Dépannage, campement d'Espinheira, parc national d'Iona

Oryx, parc national d'Iona près d'Espinheira

De retour au campement une heure plus tard. Je travaille un moment au poste de garde, tout en chargeant mon ordinateur, tandis que Mario prépare le petit-déjeuner que nous prenons à 10H (ainsi nous pourrons sauter le déjeuner). Puis je démonte ma tente tandis que Mario réorganise tout le rangement de la voiture. Un 4x4 arrive, premier véhicule rencontré, et s'arrête quelques minutes près de nous : c'est un couple de Sud-africains qui visite le sud angolais et connait Jack.

Oryx, parc national d'Iona près d'Espinheira

Nous partons à 11H50 (comme je suis toujours impatient, Mario n'arrête pas de me dire : « Relax, Didier, relax ! »). Piste toujours aussi mauvaise, cette fois plein nord. Comme hier on dirait qu'il a neigé par endroits : ce sont de petites pierres de quartz, blanches et rosées, qui donnent cette impression. Ailleurs, des roches pointues sont hérissées tels des missiles vers le ciel : ce sont des ardoises. Paysage lunaire. C'est très beau.
Les mauvaises pierres de la piste laissent ensuite la place au sable, c'est plus roulant. Quelques springboks s'amusent au loin. Tout à coup, en plein désert, apparaît un garçonnet mucubal, tout seul : il ne doit pas avoir plus de 8 ans. 500 m plus loin troupeau de chèvres, ce doit être ses bêtes. Mais aucun village ou campement visible à proximité.

Quartz, parc national d'Iona, vers Espinheira

Pics d'ardoises, parc national d'Iona, vers Espinheira

14H30 : après 63 km, nous sommes au poste de garde de Salondjamba. Nous nous arrêtons quelques minutes et discutons avec le seul garde du parc travaillant ici (un mois au parc, un mois de repos, mais il ne doit pas être surchargé de travail). Une rivière passe à proximité, un peu de verdure donc.
Nous continuons sur la piste sableuse traversant de beaux paysages : ce sont maintenant de petites montagnes et amoncellements de rochers bruns. Une demi-heure plus tard, la chance nous sourit : un guépard traverse la piste 100 m devant nous et s'en va, à pas tranquilles, rejoindre la montagne où il grimpe. J'ai le temps de faire quelques photos, quelle chance ! Superbe animal, gros chat brun-blanc à taches noires. Une robe qui lui permet de se camoufler aisément.
Nous apercevons aussi quelques volatiles, tuar réal (pintades ?) et cailles. Et encore des springboks…

Guépard, parc national d'Iona, vers Mbu

Guépard, parc national d'Iona, vers Mbu

Au lieu-dit Mbu, nous prenons à droite et continuons vers Pediva, à l'est. Des enclos de la tribu mucubal, abandonnés en ce moment, sont visibles de la piste haut perchée. Il se compose de deux cercles : un grand où sont bâties les cases et un plus petit, au centre, pour le bétail.
Vers 16H, nous arrivons au-dessus de l'oasis de Pediva, où passe la même rivière qu'à Salondjamba. Cette région est habitée de mucubals qui n'ont pas gardé leurs traditions. L'endroit est magnifique et on trouve, près de la rivière, un bassin alimenté par une source chaude.

Tua real (pintade ?), parc national d'Iona, vers Mbu

Campement mucubal, vers Pediva

Pediva est aussi un poste de garde du parc national d'Iona. Le garde, lui aussi tout seul, nous permet de planter notre campement près de sa maison, d'utiliser sa citerne pour nous doucher en pleine nature et son électricité pour recharger appareil photo et, la nuit, mon ordinateur. Ce soir encore, petit vent, cette fois pas désagréable, tiède.
Nous dinons tôt, vers 18H30 : salade de pommes de terre et thon, abricots au sirop en dessert. Parfait ! A 19H30, Mario se couche, puis se relève (il souffre du dos), tandis que j'écris mon journal de bord jusqu'à 20H30. C'est vraiment très calme ici, malgré le gentil chien du garde qui aboie de temps en temps. Je profite de ce moment loin des villes, loin de la foule. Mais, peu après 21H, je m'endors déjà.

Source d'eau chaude, oasis de Pediva

Partie de la carte du parc national d'Iona

Dimanche 29 : Tout comme hier, excellente nuit. Réveillé à 4H30, j'attends le lever du jour. Il fait bon. Des cloches sonnent au loin. Non, pas d'église ici, ce sont des vaches qui prient à leur manière. Le jour levé, je pars me promener dans les environs, parmi les rochers, puis rends une visite à une famille, une femme et quatre enfants dont le plus grand, une fillette, doit avoir 10 ans tout au plus. Cette dernière part avec quelques chèvres. Il fait déjà chaud. Je rentre juste pour aider le garde à pousser la voiture de Mario pour démarrer. C'est pénible parce que nous ne pouvons pas nous arrêter n'importe où, il faut absolument une pente, et Mario, qui en a vraiment marre, parle même de changer, voire abréger, le circuit. Il est inconcevable (voire criminel) de confier une voiture en si mauvais état pour une virée d'une semaine dans le désert. En tout cas c'est un manque de professionnalisme certain.
Mario ne chôme pas, c'est un homme de qualité : non seulement le petit-déjeuner est excellent, mais il refuse que je l'aide pour préparer, laver, ranger. Je ne m'occupe que de ma tente (et ce n'est pas pour me déplaire). Pas loin, un gros scorpion détale ; j'ai une sainte horreur de cette bestiole (comme des serpents).

Scorpion, oasis de Pediva

Springbok, parc national d'Iona

Nous partons à 9H50, après m'être disputé pour la première fois avec Mario : compte-tenu de l'état de la voiture, il veut se rendre directement à Tombwa, à 130 km sur la côte, au lieu de Virei, 80 km au nord, comme prévu, puis revenir demain sur Virei, soit un détour d'au moins 200 km de piste (10 heures). Il n'a peut-être pas tout à fait tort, mais je veux faire le programme prévu et refuse. De mauvais cœur, nous partons pour Virei, par une piste meilleure que les jours précédents, cailloux ou sable. Toujours de beaux paysages, quelques springboks, un dik-dik que je rate de nouveau et des oiseaux. Et même des arbres en fleurs !
Et ne voilà-t-il pas qu'une heure plus tard, une pièce métallique se détache du bas de caisse et explose un pneu qui, soit-dit en passant, est complètement lisse. Mario n'en peut plus ! Il passe plus d'une demi-heure à changer la roue et à la gonfler (petit compresseur, qui fonctionne !). On pourra dire que Mario bosse ! Quant à moi, je brule sous le soleil, pas un seul coin d'ombre, à plus de 35°.

Pneu éclaté, piste de Virei

Arbre en fleurs, piste de Virei

Nous repartons à 11H30, en faisant attention : ne plus avoir de roue de secours est vraiment un problème ; et ce pneu ne pourra pas être réparé. Du coup, Mario refuse le détour par le site que je devais voir : Tchitundo-Hulo, à 20 km de Virei. Il parle tout seul durant tout le trajet (les nerfs ?)
Nous arrivons à Virei à 13H25, après avoir parcouru 82 km, et nous arrêtons au marché, presque vide (peu à vendre). Mario a enfin du réseau et peut appeler Jack pour le tenir au courant. Celui-ci partira de Namibie demain matin et arrivera Dieu sait quand. Mario refuse de bouger et je suis coincé ici, où il n'y a absolument rien, même pas un bar, au moins pour deux jours. Je m'installe avec un siège pliant devant une table du marché pour travailler. Il est 14H et je ne suis pas sûr que nous allons déjeuner. Et, mauvaise surprise, la 3G ne passe pas ici, malgré deux grosses antennes : je peux avoir Internet, c'est très lent mais mieux que jeudi.

Marché de Virei

Poissons séchés, marché de Virei

Alors que je suis à peine installé, Mario me dit qu'il ne peut accéder au pique-nique, au fond de la voiture, et désire maintenant que nous partions à Namibe, à 130 kms, pour y passer la nuit et revenir ici demain. Je crois qu'il disjoncte un peu ! Je refuse et il fait la gueule.
Je reste tout l'après-midi sous le préau du marché, assez sale, venté et poussiéreux. Beaucoup d'enfants jouent et crient, la plupart habillés normalement, certains en tenue mucubal. Je suis assis à un endroit assez pratique pour prendre des photos furtives des Mucubals : hommes et femmes sont torse nu et vêtus de pagnes très colorés. Certaines femmes ont une sangle qui leur compresse la poitrine. Elles portent aussi une coiffe du même tissu que le pagne, c'est très chic. Presque toutes ont un bébé dans le dos. Comme dans d'autres tribus, certains mucubals s'aiguisent les dents de devant (en haut) et s'enlèvent celles du bas. Certains se laissent prendre en photo, d'autres refusent (ou marchandent). Un bébé dort dans une brouette, landau original.

Femme mucubal, marché de Virei

Homme mucubal, marché de Virei

Femmes mucubals, marché de Virei

Tandis que je travaille sur mon ordi, une dizaine d'enfants sont agglutinés autour de moi et je dois les pousser de temps en temps, n'ayant plus assez d'espace. Une femme saoule m'emmerde pendant un bon moment et se colle à moi. Ce bruit, cette proximité, cette poussière me saoule.
Mario, qui avait disparu avec la voiture, vient me chercher à 17H30. J'ai bien avancé. Nous allons planter nos tentes sur le terrain derrière la station-service, à la sortie du village. Ce n'est pas le top, mais comment faire ? J'aime bien camper, mais en pleine nature… Au moins ici pourra-t-on nous aider à démarrer notre véhicule demain. De plus, le sympathique jeune collégien qui s'occupe de la station nous laisse recharger nos appareils à l'extérieur, là où se trouve le compresseur, ce qui est plutôt bien. Nous discutons avec ce jeune, il a 23 ans, est en première et voudrait faire médecine. Courageux !
Le programme a encore changé : Jack ne viendra pas nous rejoindre ici demain mais à Tobwa. C'est bien mieux pour moi. De plus, un pneu et une batterie vont arriver demain matin de bonne heure de Namib. Nous pourrons alors nous rendre à Tchitundo-Hulo, là où nous n'avons pu aller aujourd'hui. Si ça ne change pas d'ici là…
En tout cas Mario s'est calmé et a préparé un bon déjeudiner, que nous prenons à 19H. Je commençais à avoir vraiment faim ! Patates, courge, oignons et steak, plus un yaourt en dessert.

Enfants mucubals jouant, marché de Virei

Ma tente, derrière la station-service, Virei

Le vent souffle encore, il fait frais. Au loin, quelques éclairs rouges dans le ciel, à l'est : il doit pleuvoir à Lubango. J'ai aussi un peu d'Internet ici, toujours avec mon téléphone, et je travaille jusqu'à 22H. Mon journal de bord est à jour. Beaucoup de voix s'élèvent aux alentours, femmes, enfants. Les maisons, que nous ne voyons pas (pas d'électricité dans par ici) ne doivent pas être bien loin. Et ça cause, et ça cause… Mais je ne tarde pas à m'endormir.

** Quelques mots sur les Mucubals :
Les Mucubals sont un sous-groupe des Héréros et vivent au sud de l'Angola dans le désert de Namib, au nord de la rivière Cunene. Comme les Masaïs, auxquels ils seraient apparentés, ils sont semi-nomades et vivent de l'élevage et de l'agriculture. Les hommes portent une machette ou une lance et sont renommés pour leur endurance, parcourant quelquefois 80 km dans la journée. Leur village, comme nous l'avons vu, est fait de huttes entourées d'un grand enclos. Ce sont les plus riches des tribus d'Angola et cela se voit à leurs vêtements.

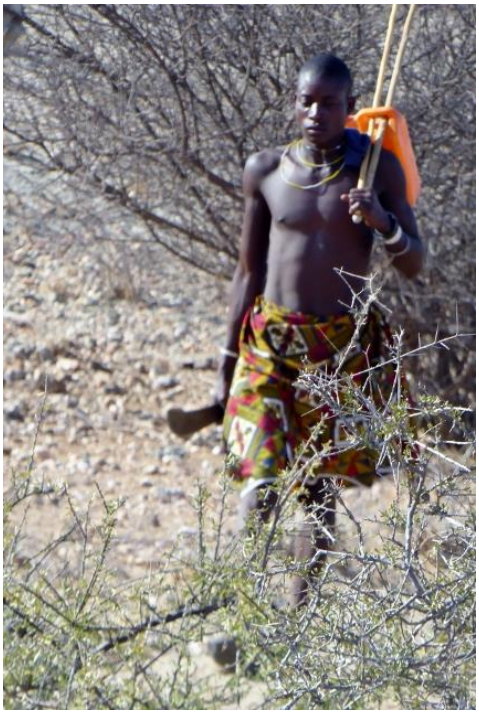
Femme mucubal, marché de Virei

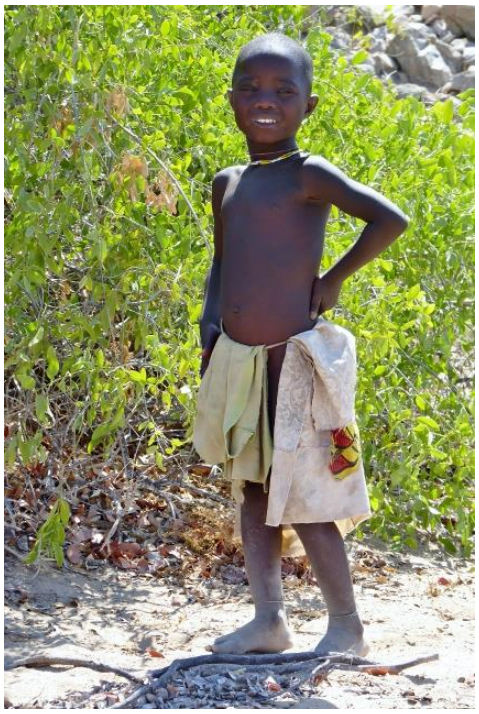
Bébé à la brouette, marché de Virei

Femme mucubal, marché de Virei

Lundi 30 : Réveillé avant 5H par les aboiements de chien. Un coq chante et le jour se lève peu à peu (à noter que depuis hier, nous sommes à la même heure qu'en France). A l'est, le ciel s'orangifit avant que le soleil n'apparaisse. J'entends toujours des bavardages mais ne vois personne ; cela vient de loin.
Il fait vite chaud. Mario se lève plus tard et prépare le petit-déjeuner, il a l'air très soucieux. Il ne désire pas bavarder ni me donner de nouvelles sur la suite des évènements et, au lieu de déjeuner avec moi, part à pied au village chercher une voiture qui pourrait nous faire démarrer en nous tirant. Il revient 40 minutes plus tard et un pick-up tire notre 4x4, c'est bon. Comme les jours précédents une fumée noire épaisse sort du tuyau d'échappement. Puis Mario part faire un tour, histoire de recharger les batteries, revient et laisse tourner le véhicule. Pas agréable.
Moi je bouquine, à l'ombre de la station-service, qui n'est rien d'autre qu'un conteneur ; que faire, coincé ici ? A 10H, les pièces ne sont toujours pas arrivées et Mario n'a soi-disant pas de nouvelles. Il veut aller à Tombwa, c'est une idée fixe ; moi je ne partirai pas avant d'être allé à Tchitundo-Hulo, tout proche, comme prévu sur mon programme.

Eolienne, piste de Virei


Homme mucubal, Virei


Garçonnet mucubal, parc national d'Iona

10 minutes plus tard, nous partons, je pensais que nous allions à Tchitundo-Hulo mais cela ne me semble pas la bonne direction : Mario m'a trompé et m'explique d'abord que les pièces doivent arriver par autocar (et non plus par voiture) et que celui-ci ne démarre de Namib qu'à midi et, qu'en plus, il ne vient pas ici mais que nous devons le rencontrer au bout de la piste, à 40 km à l'ouest. Je suis fatigué, fatigué, et tellement déçu…
Mario appelle Jack au téléphone et me le passe : il ne semble pas vraiment concerné par les problèmes rencontrés et mon voyage gâché. La piste de tôle ondulée est très mauvaise, le paysage moche : désert de sable avec des montagnes en fond. Seule une carrière de granit égaye le paysage. Au bout de 54 km, à 11H40, enfin le bitume. Mais nous ne nous arrêtons pas !? Maintenant le point de rencontre n'est plus là mais au croisement de la route Namib-Tombwa, 48 km plus loin, et ce n'est plus un bus mais une voiture ; j'ai vraiment l'impression d'être pris pour un con ! Heureusement la route est bonne maintenant et nous atteignons le croisement à 12H15. Il nous faut attendre le véhicule en plein cagnard, pas un arbre où nous abriter. Je déjeune en attendant de deux tranches de pain et de saucisson. La voiture arrive une demi-heure plus tard, avec trois personnes à bord, et décharge non pas une, mais deux roues, une batterie et quelques bouteilles d'eau fraiche. Et repart dans l'autre sens !

Mauvaise piste de tôle ondulée pour Subida Grande

Canyon vermelho, au nord de Tombwa

Aussitôt notre véhicule chargé, nous prenons la route de Tombwa, plein sud. Je dois conduire à un moment (heureusement que j'ai pris mon permis international) pour passer un contrôle de police : en effet un Angolais n'a pas le droit de conduire un véhicule namibien (ce qui me semble stupide). Voilà encore qui va arranger les choses, vu que nous avons encore six jours à passer ensemble ! Contrôle passé (malgré le fait que Mario engueule le policier !).
Arrêt photo dans un endroit où se trouvent d'énormes welwitschia mirabilis, ces fleurs millénaires dont j'ai déjà parlé. Puis détour sur la gauche (Mario reprend le volant) pour visiter le Canyon Vermelho qui, comme son nom l'indique, est un canyon rouge. C'est magnifique ! On peut aisément voir différentes strates avec aussi du blanc vers le sommet. Retour sur la route principale puis autre détour à gauche jusqu'au lieu dénommé « O arco » : s'y trouve en effet un pont naturel de pierre, creusé par l'eau. Il séparait deux lacs, aujourd'hui asséchés. L'homme qui me guide, très bavard, m'explique qu'il n'a pas plu depuis 5 ans et qu'il ne peut plus, par manque d'eau, faire ses métiers d'agriculteur et pêcheur. Deux familles

survivent ici, loin de tout. Les enfants partent à pied à l'école, à deux heures de là, à 6H, et rentrent vers 15H ; 4 heures de marche chaque jour, quel courage !

Pont naturel "O arco", au nord de Tombwa

Route en partie ensablée vers Tombwa

Nous retournons à la route et poursuivons vers Tombwa, toujours dans le désert, à tel point que par moment le sable envahit la route. Je dois reprendre le volant dans Tombwa à cause de la police, cela ne me plaît guère. Nous y arrivons à 16H, après avoir parcouru 211 km. Tombwa (ou Tomboa), dans la province de Namib, est une ville d'environ 20 000 habitants, étendue autour d'une splendide baie. La principale activité est la pêche, mais celle-ci a bien décliné depuis le départ des Portugais. De nombreux bâtiments sont totalement à l'abandon mais restent quelques industries (fabrique de thon en boites, fabrique de poudre de poissons pour l'alimentation des animaux).

Plage de Tombwa

Jeunes pêcheurs, plage de Tombwa

Nous allons passer un moment à la plage de sable, immense mais sale, jonchée notamment de tessons de bouteilles et bouts de verre. Je m'y promène un peu, quelques barques de pêcheurs, un ponton de bois en construction et des enfants qui pêchent… de petits oiseaux marins ! Ils ont déjà attrapé plusieurs sternes, très mignonnes, qu'ils enterrent à demi dans le sable afin qu'elles ne s'envolent pas ; cela leur fera leur diner. Je me demande si ces oiseaux ne sont pas protégés.

Pêcheurs d'oiseaux, plage de Tombwa

Sternes pêchées emprisonnées, plage de Tombwa

Puis je m'installe à la terrasse d'un bar avec Mario et je travaille un peu. Bien qu'il y ait la 3G ici, ça fonctionne encore moins bien qu'à Virei. Il fait plutôt frais ici, petite brise d'air marin. Nous allons ensuite loger dans la petite maison de Jorge-Hilario, oncle de Mario, où, manque de chance, comme dans tout le quartier, il n'y a plus d'électricité depuis quatre jours. L'oncle de Mario, qui doit avoir mon âge, vit seul ici, aurait une seconde maison en ville et a eu 12 enfants (avec six femmes). Que deux chambres, la sienne et celle que je vais utiliser, avec un très grand lit. Mario dormira sur le canapé du salon. Je peux prendre une douche bien méritée, au seau, après cette nouvelle journée de piste sale ; ça me fait un bien fou. Puis je dine tout seul d'un bon steak et de patates ; Mario et son oncle dineront plus tard. Nous sortons rejoindre un bar où il y a l'électricité afin de charger nos appareils. Pas d'Internet ! Bar originalement décoré : nombreuses casquettes au plafond, ainsi que des photos de tribus, et divers objets ethniques sur les murs. Et bien d'autres choses en décoration, un vrai musée de collectionneurs ! Nous rentrons vers 22H et je ne tarde pas à m'endormir.
Quant à Jack, qui soi-disant devait nous rejoindre à Tombwa ce soir, aucunes nouvelles… De toute façon, il servirait à quoi, maintenant que le circuit « tribus » a avorté ? Nous avons deux jours d'avance, qu'allons-nous faire ? Et c'est Catherine, la femme de Jack, qui disait qu'il fallait absolument compter huit jours de circuit pour les tribus ! Qu'ai-je vu des tribus : vraiment pas grand-chose…

Coléoptère, plage de Tombwa

Au Bar Virei, Tombwa

Mardi 31 : Nuit correcte (matelas un peu trop mou). Vers 5H30, j'entends le moteur d'une voiture tourner, me rendors et me réveille pour de bon vers 7H. Mario n'est pas dans le salon, il a dû sortir. Je m'installe sur la table de la salle à manger pour travailler lorsque, surprise ! je vois quelqu'un sortir de la cuisine. Ce n'est pas Jack, quand même, en femme et toute noire ? Non, c'est Chica, la bonne. Seconde surprise, très agréable : ce matin ma connexion Internet téléphonique fonctionne bien, alors j'en profite. De plus l'électricité est revenue. Troisième surprise : Mario sort vers 8H de la chambre de son oncle, où il a partagé son grand lit ; il n'a donc pas dormi dans le salon. Dire que cette nuit j'ai pissé dans une bouteille d'eau minérale (et ce n'est pas facile…) pour ne pas le réveiller en allant aux toilettes !
Dehors, des élèves en blouse blanche, joyeux, se rendent à l'école. Il fait assez beau, plutôt frais, 22°, le vent souffle toujours, provoquant des courants d'air dans la maison. Petit-déjeuner et départ à 10H. Curieusement, alors que la batterie n'a pas été changée, la voiture démarre sans problème ce matin !

Ecole primaire, Tombwa

Eglise Notre-Dame -du-Rosaire, Tombwa

Nous suivons Jorge-Hilario jusqu'à la station-service à la sortie de Tombwa. Le plein fait, deux policiers arrivent sur une petite moto : nouveau contrôle d'identité et des papiers du véhicule ; ces derniers ne sont pas en ordre, il manque un tampon de la frontière namibienne, et Mario doit se rendre au poste de police, dans la voiture de son oncle et accompagné des policiers. Ils reviennent bien plus tard (le tout a duré 50 minutes !). Mais le problème semble réglé…
Je fais alors mes adieux à Jorge-Hilario en le remerciant chaleureusement de son accueil, il a vraiment été très sympa.

Elèves sur la route, Tombwa

Comme prévu, nous essayons de nous rendre au phare de Tombwa, 3 km au sud de la ville. Sur ma carte, une route bitumée ; mais, en vérité, aucune route et nous nous ensablons au bout de 100 mètres. Mario dégonfle les pneus avant, je pousse en arrière, on s'en sort. Tant pis, nous abandonnons. Du coup, nous repassons à la station-service pour regonfler les pneus. Le sable est vraiment un problème ici : il envahit tout et passe même par-dessus des murs de 2 m de haut. Le cimetière en est un exemple : les tombes ont disparu, seules apparaissent les croix (ce qui est assez beau, il faut le dire).
Nous reprenons la bonne route vers le nord, celle de Namibe. Comme hier, je suis au volant pour passer le point de contrôle de police au km 48. Le policier est déjà occupé avec un autre véhicule, il ne nous arrête pas ; ses deux collègues sont assis à l'ombre, une bière à la main.

Ensablement, Tombwa

Cimetière, Tombwa

Peu après, sur la gauche, une bonne piste de 17 km nous amène jusqu'au farol dos flamingos (phare des flamants roses), construit en haut d'une falaise. Si celui-ci est plutôt quelconque, la vue depuis la falaise est saisissante : étendues de sable, sans végétation, sur plusieurs kilomètres jusqu'à l'océan. Au loin, au sud, en bord de mer, on peut apercevoir le Flamingos Lodge, réputé chez les pêcheurs mais très difficile d'accès.
Revenus sur la route principale, nous laissons plus tard à notre droite le carrefour du rendez-vous d'hier et continuons jusqu'à Namibe (aujourd'hui Moçâmedes), capitale de la province de Namibe.

A Tombwa

Vue depuis le phare dos Flamingos, vers Tombwa

Nous y arrivons à 13H30 et nous rendons au restaurant Ponto de Encontro pour déjeuner en terrasse, face à la plage. Je pensais que Jack (mais existe-t-il vraiment ?), qui est arrivé hier à Namibe, allait nous y rejoindre pour faire connaissance et résoudre les différents problèmes, mais non. Enorme plat de clovisses que nous partageons puis pâtes bolognaises. L'endroit est fréquenté par des Portugais/Angolais, bon signe, mais le service est très lent. J'en profite pour faire un petit tour sur la vaste plage. Nombreux enfants mendiants. Un vent assez fort souffle, soulevant le sable. Il fait 27°.

Plage, Namibe

Plat de clovisses, restaurant Ponto de Encontro, Namibe

Deux heures plus tard, le déjeuner enfin terminé, nous partons tous deux à pied à la découverte du centre, d'abord par l'Avenida Marginal qui longe l'océan et la voie de chemin de fer et qui est surplombée par une haute falaise que nous rejoignons par des escaliers. Au-dessus, sur la falaise donc, sont construits les bâtiments les plus importants et les plus beaux : la forteresse São Fernando, construite par les Portugais en 1844 (aujourd'hui base de la marine angolaise), le palais provincial, rouge, le tribunal, l'église Saint-Adrien (1840), le palais du siège politique du MPLA, etc.

Forteresse São Fernando (1844), Namibe

Palais provincial, Namibe

Une large rue descend devant ses édifices, rejoignant un jardin arboré. Et nous voilà de retour devant le restaurant. C'est en voiture que nous continuons nos visites : l'Institut Supérieur de la Pêche, surplombant le vaste port, le marché aux poissons, l'église moderne Saint-Pierre. Puis nous partons à la recherche d'un hôtel correct avec la Wifi et pas trop cher.

Eglise Saint-Adrien (1840), Namibe

Marché aux poissons, Namibe

Le seul que nous trouvons est complet, deux autres sont mal placés et sans Internet, et je m'installe en désespoir de cause à une adresse fournie par mon Petit Futé : la Pensão Diversi,
Ce n'est vraiment pas top, son seul avantage étant sa situation devant la plage, mais assez éloigné du centre et des restaurants. Joli jardin. Les chambres sont installées dans des conteneurs maritimes d'un ancien camp de l'ONU datant de la guerre, c'est vous dire… (deux chambres par conteneur). Grand lit, salle de bain, petit bureau, petit frigo, climatisation extrêmement bruyante et très peu efficace (il sera impossible de la laisser durant la nuit), lumière insuffisante, et pas d'Internet. Et à quel prix ? 55 euros avec petit-déjeuner ! (c'est fou, non ?). Et comme Mario n'a pas voulu me payer une chambre plus confortable avec la Wifi, c'est à moi de m'acheter un nouveau pack Internet à 20 € (le troisième !). C'est un peu fort vu le prix que j'ai payé pour ce circuit ! Bon, Mario n'y est pour rien, il a des ordres. Il me promet d'ailleurs que Jorge, l'adjoint angolais de Jack (et pourquoi pas Jack ?), passera me voir ce soir ; il ne viendra pas, bien sûr.
Nous avons parcouru 140 km aujourd'hui. Beau coucher de soleil. Travail et pique-nique dans ma chambre. Mon Internet téléphonique fonctionne excellement bien ce soir. Couché à 23H15.

Vue sur le port, Namibe

A la plage, Namibe

Mercredi 1 novembre : Bonne nuit et réveil à 5H50. Ciel jonché de nuages. Je pars me promener sur la plage, mais pas loin ; elle ne m'inspire guère. Her soir des jeunes y ont planté deux tentes à 10 m de ma chambre, buvant et faisant pas mal de bruit, et un couple faisait l'amour sur le sable (ils sont partis plus tard). Ce matin des hommes viennent faire leurs crottes plus loin. Des individus louches rôdent : l'un me suit et me propose de la marijuana. Quelques jeunes passent en courant, sport du matin. Des pêcheurs partent sur des embarcations bizarres, faites de bric et de broc, et surtout de morceaux de polystyrène de récupération ; je me demande comment ça flotte ! Quelques photos. Le gardien de l'hôtel veille. Je ne traîne pas.
De retour dans ma chambre, douche froide : pas d'eau chaude ! La porte en vitre de la douche est cassée, le siège des WC aussi. Dommage que tout soit si mal entretenu. Si au moins la clim était silencieuse ! (j'ai un peu chaud cette nuit)
A 7H30, je vais prendre mon petit-déjeuner : un café, un œuf, deux saucisses, c'est tout. Pas de pain, ils viennent juste de partir l'acheter ; il m'en reste heureusement d'hier soir, ainsi que du beurre. A 8H, comme convenu, je suis à la réception avec mes bagages où j'attends Mario.

Ma chambre, Pensão Diversi, Namibe

Embarcations, Namibe

J'attends, j'attends. Une demi-heure plus tard, j'envoie un SMS à Mario, puis téléphone. Aucune réponse. Le patron de l'hôtel, Rui Tendinha, un Portugais, vient converser avec moi en anglais ; il est aussi le patron de Tursul, une compagnie que j'avais contactée lorsque j'avais eu des problèmes de préparation avec Catherine. Il me parle du tandem Jack, Jorge et Mario, avec qui il travaillait avant, et n'en dit pas du bien, notamment qu'ils ne sont pas sérieux et ne sont pas des professionnels (ce dont j'ai pu me rendre compte par moi-même). Sur ce, à 9H10, arrive Mario, conduit par un copain. Alors

que je lui exprime mon mécontentement d'avoir attendu si longtemps, lui disant qu'il aurait pu me téléphoner (j'ai un numéro angolais), c'est moi qui me fait engueuler ! La voiture est en panne, ils sont en train de la réparer et je n'ai qu'à attendre 2 ou 3 heures. Et il s'en va. Je pense que ce sera encore une journée foutue. Quant à Jorge, qui devait venir me voir hier soir, il serait soi-disant à l'hôpital. Et Jack ? Il ne sait pas… Etre pris pour un con, c'est une chose dont j'ai horreur. J'écris à Catherine, qui me renverra certainement de nouveau vers Jack (et ce fut en effet sa réponse 20 mn plus tard).
A midi, appel de Mario : la voiture est toujours en panne, ils doivent en trouver une autre ! Toujours aucunes nouvelles de Jorge et Jack. Mario me dit de déjeuner à l'hôtel et qu'il viendra payer (j'espère, parce qu'il me doit déjà pas mal d'argent que j'ai dû lui avancer).
Je déjeune d'un steak-frites, le plat le moins cher, à 15 € (bon et copieux). Et je continue d'attendre, assis comme un con sur une chaise, sans pouvoir rien faire, depuis presque sept heures. A 450 US$ la journée ! Aucune information, aucune excuse, je me demande si l'on ne m'a pas abandonné, là ! Partis avec la caisse ?

Un pécheur inconscient, Namibe

Plage devant ma pension, Namibe

A 16H, toujours aucunes nouvelles et, pire, cela m'a rendu malade. 8H que j'attends. Le n° de téléphone de Jack en Angola que Catherine m'avait donné se révèle faux et Mario ne répond plus. J'ai voulu contacter l'ambassade de France mais c'est fermé aujourd'hui (Toussaint) ; je lui ai envoyé un message sur son site Internet, en espérant qu'elle me rappellera au plus vite, j'ai besoin de conseil. Je ne sais à quelle police m'adresser ici. Je vais sans doute rentrer plus tôt que prévu. Jamais je n'ai vécu pareille situation. Comme quoi, même à 62 ans, on ne connait pas la vie et ses entourloupes.
Le temps s'est mis au beau, mais beaucoup de vent. Si au moins je pouvais récupérer ma chambre ! Après plusieurs messages laissés, Mario me rappelle, la voiture n'est toujours pas réparée, Jack est injoignable, Jorge non plus. Et lui ne veut plus continuer, en ayant marre de tout se prendre sur la gueule. Dix minutes plus tard, nouvel appel de Mario : je peux reprendre une chambre ici, il la paiera en venant me récupérer demain matin à 8H, car Jorge aurait (conditionnel) trouvé une autre voiture, bonne cette fois. Dois-je le croire ?
De nouveau dans ma chambre, je peux un peu me reposer de ces 8 heures resté assis. Mal de tête. Aucun responsable ne m'a appelé. J'ai bien compris maintenant à qui j'avais affaire : à des escrocs de petite envergure.
Plus rien à manger. Exténué, je me couche à 21H45.

Epave, Namibe

Coucher de soleil sur la plage, Namibe

Jeudi 2 : Mal dormi : cauchemars, kidnapping, disparition et autres drames. J'ai bien fait hier d'avertir l'ambassade de ma présence en Angola. Réveil à 4H45. Il fait chaud dans mon conteneur. Il fait nuit dehors. Il fait bien sombre dans mon cœur. Aujourd'hui, jour des morts, je pense, comme tous les autres jours, peut-être un peu plus, aux personnes disparues autour de moi : maman, papa, marraine et autres... J'aimerais tant qu'ils soient toujours là… Ici, en Afrique Australe, on ne dit pas des gens qu'ils sont morts mais qu'ils sont partis ; ainsi ils restent bien plus proches.

20° au petit matin. Ciel uniformément gris. Le système d'eau chaude a été réparé dans ma chambre, c'est bien.
Petit-déjeuner en compagnie de Rui, qui me paraît sérieux. Il m'invite à revenir pour faire un tour de tribus gratuit lorsqu'il aura sept autres participants.
Mario arrive à l'heure, tout est bon, paraît-il. Vamos… Il est 8H30. Notre nouveau véhicule, le quatrième en 18 jours, est un vieux (mais sans doute solide) Range Rover, bien plus confortable que le précédent. Boîte automatique, 4x4 bien sûr, pas de clim (mais, sur la côte, il fait moins chaud), compteur kilométrique en panne, intérieur un peu déglingué et batterie qu'il faut débrancher à chaque arrêt. Mais il ne doit pas être facile de trouver un véhicule en parfait état ici.

Notre Range Rover, Baia das Pipas

Plante des sables, Baia das Pipas

Mario est d'humeur massacrante. Arrêt au supermarché, grand et assez bien achalandé, puis dans une boulangerie (pain et glaçons pour la glacière) où Mario s'engueule avec un jeune. J'essaye de lui parler, de lui dire que je n'ai rien contre lui, mais seulement contre son patron qui se débine dans les difficultés. Je lui parle de Catherine qui n'a pas répondu à mon dernier courriel. « Les Français sont difficiles », me répond-il. Dois-je prendre ça pour moi ? Ça me fait rire et l'atmosphère se détend. Ouf ! Il me dit que Jack me verra à mon retour à Namibe lundi (dois-je y croire ?). Et, là, je m'aperçois que je suis vraiment épuisé. Cette journée d'hier, à attendre et me morfondre, ainsi que la nuit ont été rudes.
Route vers le nord, en direction de Lucira. Sable, sable, sable. Autour du rio Giraùl, oasis et plantations : oliviers, bananiers, vignes, et beaucoup de légumes et fruits : pommes de terre, salades, oignons, tomates, melons, pastèques etc…
Nous prenons alors une mauvaise piste sur la gauche jusqu'à Baia das Pipas (pas de traduction erronée, faz favor. Pipas en portugais signifie tonneau). Une vraie route est en construction, mais semble quelque peu à l'abandon pour le moment.

Complexe Oceanus Baia das Pipas, Baia das Pipas

Mario et nos hôtes, Oceanus Baia das Pipas, Baia das Pipas

Arrivés au village, nous en faisons le tour, Mario s'arrête plusieurs fois saluer des amis puis nous nous rendons à l'OceanUs Baia das Pipas. Il s'agit d'un tout petit complexe hôtelier de 7 chambres géré par des amis de Mario (Julio Cesar et Lucinda). Il est 11H30 et nous avons parcouru 36 km. Devant le complexe s'étend une longue plage de sable, quasi-déserte. C'est au bout, autour d'une paillotte, que Mario établira notre campement. Mais, avant, nous profitons de celle de l'hôtel, sous laquelle chahutent des alouettes. J'ai mal à la tête. Mario me demande à quelle heure je veux déjeuner : 13H. Il s'endort un moment et, vers 13H, il a disparu. Une demi-heure plus tard, il revient (il est allé s'acheter des cigarettes) et se met à la cuisine ; le repas est prêt à 14H50 ! (pourquoi donc m'a-t-il demandé mon avis ?). J'ai très faim : steak, pommes de terre, carottes, oignons, c'est bon.
Puis je rejoins le lieu de campement, Mario a déjà tout monté, impeccable. Il fait frais, petite brise, ciel toujours gris, sans soleil, je dois mettre une veste et reste bouquiner dans ma tente en essayant de ne pas m'endormir (si je veux bien dormir cette nuit). L'après-midi passe vite, la nuit tombe à 18H30 alors que je viens de commencer mon journal de bord (qui sera vite fait). Bonne assette de pâtes au poulpe, sous la paillotte éclairée. Que c'est calme, juste le bruit des vagues. Mario est reparti passer la soirée avec ses amis (je suppose, il ne m'a rien dit). Journée relax (j'en avais besoin). Coucher à 21H45.

Alouettes Sabota, Oceanus Baia das Pipas

Ma tente, Baia das Pipas

Vendredi 3 : Peu après m'être endormi, je suis réveillé par le gardien qui me ramène la lampe que Mario avait gardée. Mais je me rendors aussitôt jusqu'à 5H. Peu après se lève le jour, par ciel gris comme hier. Assis sur une chaise, je bouquine en attendant que Mario, s'il est rentré, prépare le petit-déjeuner. 7H30 : voici le soleil, à travers les nuages qui dégageront peu à peu, laissant un ciel tout bleu. Mario sort de sa tente. 45 mn plus tard le petit-déjeuner, toujours copieux, est prêt. Mario fait de nouveau la gueule (ou la gueule de bois, je ne sais). Il me dit être rentré de chez ses amis vers minuit. Je lui demande d'être un peu plus souriant, ce serait plus agréable, mais ça ne change rien… Il me dit qu'il est fatigué, fatigué (ce que je peux comprendre après toutes ces péripéties et mon mécontentent que je ne peux exprimer qu'à lui). Démontage du campement (moi, ma tente seulement). Récupération de mon linge que j'ai donné à laver hier (machine à laver) et 5 euros pour l'employée. Nos hôtes sont partis travailler tôt ce matin.

Pêcheurs, Baia das Pipas

Plantes, vers Carujamba

Nous quittons les lieux vers 10H, même piste jusqu'à la route principale que nous prenons à gauche, vers le nord. Paysage désolé, sable et pratiquement pas de végétation. Sur le bord de la route des familles de Mucubals vendent du charbon de bois. Ils vivent dans des abris de fortune à je ne sais combien de personnes. Nous nous arrêtons près d'une de ces familles, que des jeunes et des enfants, 8 ou 9, avec un troupeau de vaches.

Abri d'une famille mubucal, route de Lucira

Famille mubucal, route de Lucira

Le paysage change progressivement, ce sont maintenant des rochers roses, des cactus, buissons et quelques acacias. Nous arrivons à midi à Bentiaba, un village en deux parties : d'un côté des huttes de pêcheurs près d'une longue plage, de l'autre une oasis bien cultivée, même si le rio Bentiaba est à sec (il n'y a de l'eau que quelques heures quand il pleut), et une prison de longues peines, dont les prisonniers travaillent aux champs. Je voulais aller au phare de Saõ Nicolau, à proximité, mais Mario me dit « au retour » ; il a toujours tendance à remettre à plus tard (l'autre jour, il n'a pas voulu s'arrêter pourque je prenne une photo de dik-dik, « nous en verrons plein » a-t-il dit. Nous n'en avons plus vu…)

Sur la route de Lucira

Oasis de Bentiaba

La route est très bonne, toute neuve, même s'il y a déjà quelques trous. Mais on y a construit trois ponts à quelques km de distance les uns des autres, bien plus haut que la route qui, du coup n'y est pas reliée ! Ah, ces Africains, ils nous battent presque en stupidité (je pense à nos trains trop larges) ! Nous traversons maintenant une région de terre rouge avant de traverser, à 13H, un autre rio à sec, le Chicondua.
Nous voilà dans la vallée de Carujamba, très agricole, une autre oasis autour du rio éponyme (lui aussi à sec). Les gens viennent depuis Benguela et Lubango pour acheter légumes et fruits ici. Nombreuses huttes clairsemées, cette fois pour abriter les paysans.

Jeune Mubucal, route de Lucira

Femme mubucal, route de Lucira

Jeune fille mubucal, route de Lucira

Et, vers 14H, après avoir pris une route à l'ouest, nous sommes à Lucira, la petite ville de pêcheurs où Mario est né et a passé son enfance (c'est peut-être pour cela qu'il était pressé). Nous faisons le tour des lieux : quelques jolies maisons, beaucoup de taudis, une belle plage, des claies de séchage de poissons, un camp scout, des usines désaffectées, pas d'électricité. N'ayant pas de glace, les pêcheurs doivent aller vendre leur pêche très rapidement à Namibe, à 200 km !
Mario m'emmène à l'usine de son oncle Jorge-Hilario (chez qui j'ai dormi à Tombwa) qui vend ici du combustible et fabrique quelquefois de la glace pour les pêcheurs, quand l'activité est bonne. Mais il n'y a personne. Nous allons à la maison d'un autre oncle, qui n'a pas les clés, puis téléphone à Jorge-Hilario qui lui explique comment procéder…
Nous avons parcouru environ 200 km depuis ce matin et croisé deux ou trois voitures seulement sur la route ! Heureusement, qu'il ne pleut pas : les fenêtres de la voiture ne se ferment plus !

Un des ponts, route de Lucira

Huttes de paysan, Carujamba

Après avoir déjeuné d'un sandwich au thon sous un des rares arbres de la plage, nous retournons à l'usine où une dame nous attend (elle n'est pas en fonction en ce moment ; je parle de l'usine). En fait, c'est là qu'il veut que nous dormions, en montant nos tentes dans des salles vides ! Non seulement il était prévu des nuits d'hôtels à partir de Namibe, mais en plus dormir sous tente dans un lieu lugubre, entre quatre murs, près de la plage certes, me paraît aberrant ! Et en plus il voudrait rester là deux nuits. Je l'ai déjà dit, la tente c'est bien en pleine nature. Bon, que faire, je n'ai pas vraiment le choix.
Il est 15H30 et je choisis une pièce (un hangar) où il y a des fenêtres donnant sur la plage. C'est très bruyant (terrain de sport à côté et enfants criant sur la plage), mais j'espère que cela se calmera la nuit (ce qui n'est pas sûr, la dame nous ayant dit qu'en dessous, la nuit, viennent des voyous qui se droguent).

Maison, Lucira

Plage, Lucira

Je suis un peu désemparé et passe l'après-midi, là, à me questionner, les larmes aux yeux. Vivement que ce voyage se termine… Il fait très chaud sous le toit en tôle ondulée (28° à l'extérieur) et j'ai de nouveau mal à la tête.
Je travaille sur mes photos et mon journal de bord. Pas d'électricité et la batterie de mon ordinateur s'épuise vite ; et, en plus, ce dernier plante, je dois faire plusieurs manipulations et il fonctionne de nouveau. Heureusement, le téléphone de Mario est à plat et il démarre la voiture pour le recharger ; je peux par la même occasion recharger mon ordinateur grâce à mon système multiprise allume-cigare. Quant à la 3G, elle passe bien ici.

Barques de pêche, Lucira

Séchage de poissons, Lucira

Pendant ce temps je me douche au seau (pas d'eau courante lorsque le générateur n'est pas en fonction, comme aujourd'hui). Diner de pâtes et de bouts de côte de porc. Ce n'est pas de la haute gastronomie mais ça va. Mario se donne du mal.
Je suis embêté, j'ai oublié ma lampe torche à Tombwa, j'ai voulu en acheter une hier matin à Namibe, il n'y en avait plus au supermarché mais Mario m'a dit qu'il m'en prêterait une. Or ce n'est pas vraiment le cas. Je me retrouve donc le soir dans le noir à ne rien pouvoir faire. Décidément ! Heureusement les drogués ne sont pas venus. Par contre, à 21H, un gardien arrive, nous n'étions pas prévenus. Je travaille comme je peux jusqu'à 22H15 (et récupère la lampe).

Barques de pêche, Lucira

Habitations, Lucira

Samedi 4 : Mauvaise nuit : chaleur, pluie sur la tôle et cris me réveillant vers 5H30, ce sont des bateaux de pêche qui rentrent. Du coup, je sors de l'usine et vais faire un tour sur la plage plutôt sale. Deux embarcations arrivent, l'une avec beaucoup de poissons, l'autre avec rien. Ciel nuageux, il fait frais à l'extérieur.
Les jambes me grattent, j'ai dû encore me faire piquer hier par ces espèces de minuscules moucherons de plage que Dieu a créé pour nous emmerder (je crois heureusement qu'ils ne transmettent pas la malaria).
Le soleil apparaît un moment, puis se cache de nouveau. Et cette forte odeur de merde qui règne ! Je croyais que c'était la plage où peut-être des gens font leurs besoins, ou la mer et les égouts qui s'y déversent, mais Mario me dit que ça vient de la montagne à laquelle l'usine est adossée : des porcs y seraient élevés.
Quelques pêcheurs arrivent à l'usine avec de gros bidons vides et repartent avec l'essence qu'ils viennent d'acheter pour leurs moteurs. Je bouquine en attendant que Mario se lève pour préparer le petit-déjeuner, mais il n'est pas pressé ; et j'ai faim. 8H45, c'est prêt ! Mais pas d'œufs au plat aujourd'hui (la principale chose que je prends au petit-déjeuner). « Il n'y en a plus », me dit Mario. Ben, ça s'achète, non ? Il ne m'a toujours pas remboursé les 100 dollars que je lui avais avancés (malgré plusieurs demandes) et je le soupçonne d'avoir encore tout dépensé (bières, cigarettes).

Pêche du matin, Lucira

L'usine où je dors, Lucira

Un ami de Mario vient nous rejoindre (et déjeune aussi), il lui a demandé d'organiser une sortie en mer. Il nous conduit à la plage où nous attend un pêcheur. Mario et moi grimpons dans la barque, et c'est parti pour une balade d'une demi-heure de navigation (10 euros). La mer est assez calme.
Arrêt devant une grande grotte dans laquelle se trouve une statue de la Vierge Marie, puis nous longeons une longue falaise brun-rosé, c'est magnifique. D'innombrables crabes courent sur la paroi ou se jettent dans l'eau à notre approche. Nombreux coquillages aussi (des huitres, me dit-on, mais je ne crois pas). Nous passons deux plages où se trouvent quelques bicoques, des taudis, que l'on ne peut rejoindre que par la mer. Et nous voilà de retour au village.
Temps mitigé, nuages et soleil, brise marine et 29°.

Promenade en mer, Lucira

Héron cendré, promenade en mer, Lucira

Avec Mario, tour à pied au village (hier je parlais de ville, mais non). Mon impression de la veille se confirme : peu de vraies maisons, surtout des taudis, des rues défoncées et très sales, des gravats, des bâtiments abandonnés s'écroulant. Un homme porte un tee-shirt sur lequel est écrit : "Lucira, le paradis c'est ici" ; moi j'y vois plutôt l'enfer… Dommage, car le site naturel est vraiment superbe.
Le marché n'est pas bien grand, mais coloré : fruits et légumes, bien sûr, accessoires ménagers et droguerie, vêtements, chaussures, CD, charbon de bois, etc, chacun y trouve son bonheur. Moi je m'y achète une torche et un CD en MP3 de chansons angolaises, je découvrirai ça à la maison. Puis nous rentrons. Quelle misère ! Enfants jouant dans l'eau sale, tas d'ordures, défécations.

"Lucira, le paradis c'est ici"

Au marché de Lucira

En arrivant à l'usine, j'ai compris que l'odeur de merde ne venait pas que des porcs : les gens font leurs besoins sur le terrain vague entourant les murs. Les porcs…
Mario repart à 11H15 laisser nos appareils à recharger dans un lieu qui a un groupe électrogène, à 200 m de là. A 14H, il n'est toujours pas là et je décide de déjeuner des petits restes du petit-déjeuner, un bout de saucisse, un peu de thon, du pain de jeudi et des fruits au sirop. Ce n'est pas la joie, tout se dégrade…

Coin de pêcheur, Lucira

Poisson séchant, Lucira

Mario revient à 14H30, sans s'excuser. Il ne veut pas non plus que nous déménagions, j'essaye de le convaincre, rien à faire. Cela me rend malade d'être dans ce coin pourri à 400 euros la journée ! (le prix que je paye chaque jour, vous comprenez mieux maintenant ma colère et ma déception). De toute façon je n'ai pas mon mot à dire, je ne vais pas encore me disputer, je suis épuisé, j'ai très chaud, j'ai mal à la tête. Vivement que ça se termine !
Heureusement, j'ai encore de la lecture, sinon que ferai-je ? Je m'installe dehors, à l'ombre (il fait trop chaud sous le hangar, où un couple d'oiseaux s'est installé). Petit tour au quai devant l'usine. Groupe d'enfants, surtout des fillettes, qui fuient à mon arrivée, puis s'amadouent. Des garçons jouent au ballon. L'après-midi passe ainsi.
Mario m'a proposé de diner à 19H ce soir. OK. Lorsque je le rejoins à 19H, il ronfle comme un bienheureux dans sa tente ! Je dois le réveiller, je ne vais pas encore me passer de repas ce soir. Une heure plus tard c'est prêt: steak et riz avec haricots. C'est tout ! Depuis quelques jours, fini le temps des entrées et desserts.
Je travaille un peu, bouquine, termine mon livre et me couche. A 21H15 !

Enfants, Lucira

Enfants à la plage, Lucira

Dimanche 5 : 5H15, j'ai bien dormi. Ciel lourd de nuages mais pas de vent, température agréable. Je commence un autre livre. Vers 7H, courte averse. Un petit rat, plutôt mignon, me passe devant. Pourquoi a-t-on peur des rats ? A cause de leur longue queue ? C'est pourtant le meilleur morceau !
Le gardien vient me dire qu'il part à l'église et reviendra vers 10H. J'attends le réveil de Mario et le petit-déjeuner. D'autres petites averses ponctuent le petit matin. Mario se lève peu avant 8H, se met sur son téléphone, prends sa douche et s'en va. Il revient plus tard avec des œufs (il avait toute la journée d'hier pour les acheter…). Petit-déjeuner à 9H : plus de lait frais, pain rassis, pas grand-chose.
Mario me demande de nouveau de l'argent, cette fois pour l'essence et les achats de nourriture. Je lui dis ce que j'en pense. Je fais quoi, nous ne pouvons pas rester ici, et sans manger en plus ? Catherine m'a interdit de lui prêter de l'argent. Quelle galère ! Jack est injoignable au téléphone. J'envoie un courriel à Catherine, qui n'avait pas répondu la dernière fois, pour l'informer de mes nouvelles galères. Elle me répond par retour : « Joignez svp Jorge car il est responsable de vous en Angola, si vous n'obtenez rien allez à la police. Cette situation est intolérable ». J'avance donc de nouveau de l'argent à Mario, sinon je resterai boqué ici ! Et il retrouve le sourire… (il me dit que nous allons rencontrer Jorge demain, qui me remboursera tout, parole d'honneur, ainsi que Jack qui le lui a promis.

Filets de pêche, Lucira

Héron cendré, Lucira

Le temps de tout plier, de ranger la voiture, de passer voir la famille pour déposer les clés et de m'acheter une recharge Unicel d'1GB d'Internet, il est déjà 11H quand nous quittons Lucira, sa saleté et ses mauvaises odeurs. « Des porcs, ces Noirs ce sont des porcs », me dit Mario (il parle des gens, je n'avais pas compris la dernière fois). Comme beaucoup de métis, Mario n'aime pas les Noirs et les insulte même parfois. C'est curieux, ce rejet de ses propres origines.

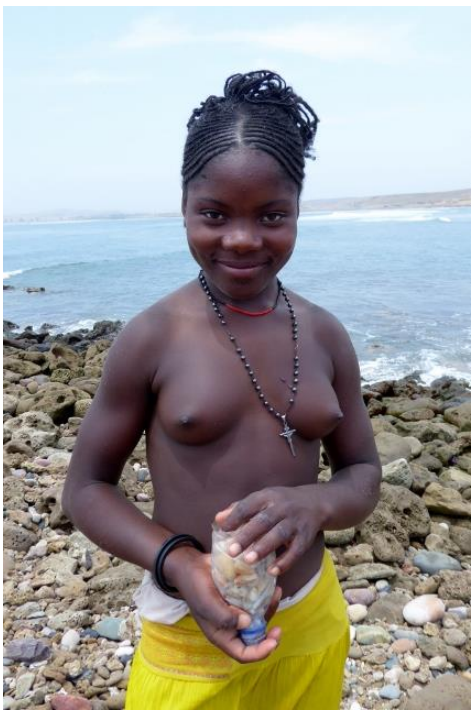
Mucubals, vers Inamanganda

Plage de Kitabanga

Arrêt à la station-service près de l'embranchement de la route principale : carburant et achats d'eau, de lait et autres nécessités. Nous redescendons vers le sud et Namibe. La route est très bonne mais ça secoue un peu quand même : du coup, mon chargeur allume-cigare tressaute et il faut le tenir pour que mon ordinateur se charge.

Enfants, Lucira

Mucubal, Inamanganda


Jeune fille Mwila, vers Bentiaba

En passant à Inamangando, on aperçoit aisément deux cônes de volcan, hauts dans le lointain. L'Angola est une terre de volcans, éteints, ce qui explique la présence de diamants. Et voilà l'oasis de Carujamba et ses champs de tomates, puis les ponts qui ne servent à rien. Plusieurs arrêts sur la route, où des Mucubals vendent du charbon de bois (certains ne se laissent pas prendre en photo) ainsi que sur la falaise au-dessus de la longue plage de Kitabanga.

Mer houleuse, Bentiaba

Femme mucubal, vers Bentiaba

Cette fois, nous allons jusqu'au phare de São Nicolau, juste avant Bentiaba. Structure inélégante mais belle vue sur les falaises côtières. Toutes ces falaises très fragiles et érodées qui bordent la côte angolaise sont assez impressionnantes. Il ne faut pas s'approcher du bord sinon la terre nous entrainerait…
Puis détour par un village de pêcheurs au sud de Bentiaba, quelques taudis le long de la plage. C'est là que nous pique-niquons, assez légèrement. Mer houleuse. Un frère et ses deux sœurs, d'ethnie mwila, ramassent des coquillages et nous discutons un peu. Cette région st celle des Mucubals mais, ceux-ci préférant garder leurs troupeaux, les fermiers font appel aux Mwilas qui viennent de plus loin.
En tout cas cet endroit n'est pas bon pour accueillir nos tentes ; nous décidons de retourner à Baia das Pipas, où nous avons campé jeudi.
Après le déjeuner, nouveaux arrêts près de Mucubals, notamment un père et son fils qui marchent sur la route et, plus loin, une femme qui fume et propose à la vente de la viande de bœuf séchée. Stop aussi à la minuscule épicerie au bord de la route, où nous nous étions déjà arrêtés en venant : pas de pain ici.

Mucubals, vers Bentiaba

Viande de boeuf séchée, vers Bentiaba

Fillette mwila, sur la route de Namibe

Nous roulons fenêtres ouvertes (elles ne se ferment pas) et je n'ai pas très chaud. De plus, depuis quelques jours, j'ai terriblement mal à l'épaule droite et au bras, peut-être est-ce le fait de me cramponner en haut de la portière ? Et, pour parfaire le tout, j'ai mal au vendre (nourriture, courants d'air ou stress ?). Obligé de m'arrêter en bord de route.
Juste avant d'arriver à Baia das Pipas, un écureuil manque de se faire écraser. Ici les écureuils, n'ayant pas d'arbres, vivent dans les rochers. Et, après avoir parcouru 220 km, à 16H, nous arrivons, saluons Julio Cesar et sa famille, et plantons nos tentes en bout de plage, au même endroit que l'autre jour. Deux couples s'y trouvent mais partiront vers 17H30, en laissant leurs ordures (après le week-end, cette plage est devenue assez sale ; les gens sont dégoutants !)
Diner de pâtes sauce tomate et d'un bout de poulet au goût bizarre (Mario me dit que c'est une préparation namibienne).
Je travaille deux bonnes heures, sous une lampe, avant et après le repas. Bruits autour de moi : lorsque je me lève, une armée de gros crabes s'enfuient de tous les côtés (ils ne sortent que la nuit). La lumière, qui devait durer jusqu'à 22H, s'éteint à 21H15 et je rejoins ma tente. Pleine lune. Une demi-heure plus tard, je dors.

Boutique, sur la route de Namibe

Crabe, Baia das Pipas

Lundi 6 : Mes maux de ventre et d'épaule me réveillent dès 4H du matin. Je n'arrive pas à me rendormir. Il faut dire que toute cette galère me perturbe énormément. Heureusement, c'est le dernier jour avec le tour opérateur dont je vous rappelle le nom : Cunene Tours, au cas où vous voudriez voyager avec… Alors que c'était le premier but de mon voyage, et la spécialité de cette agence, j'aurais très peu vu des tribus, à part quelques personnes de ci de là. Je n'ai par ailleurs vu ni Xindongas ni Khoïsans (Bushmen).
Le jour se lève, beau ciel bleu, je pars me balader sur la plage, au milieu des rochers de pierre volcanique. Des crabes courent sur ceux-ci et s'enfuient à mon approche ; certains, rouges, paraissent menaçants (et sont magnifiques). Je me plonge dans l'eau, 22° peut-être, pour la première fois en Angola. Je me laisse sécher, reviens à ma tente, tire mon matelas à l'extérieur, à l'ombre, bouquine, et me rendors une bonne demi-heure, une heure peut-être. Puis je range mon couchage et plie ma tente pour la dernière fois.

Réveil sous ma tente, Baia das Pipas

Crabe, Baia das Pipas

Le petit-déjeuner est prêt à 9H : encore une fois, pas d'œuf, juste un petit pain qui date (récupéré chez son ami sans doute, ou retrouvé au fond de la voiture), de la saucisse et des tranches de cheddar ; et puis mon chocolat et du jus de pomme. A 10H20, nous quittons cet endroit bien agréable avec sa petite bise, sa belle plage et son abri à toit de chaume. Piste défoncée sur quelques kilomètres, longeant la route en construction (mais en stand-by comme beaucoup de travaux dans ce pays) jusqu'à la route bitumée, très bonne, qui mène à Moçâmedes, que je continuerai à appeler Namibe puisqu'elle apparaît sous ce nom sur les cartes et guides de voyage.
Nous y sommes à 11H et nous arrêtons au petit musée, fondé en 1904, où, surprise, se trouve un buste de Marianne, que le jeune me dit être une fille Mucubal ! Elle proviendrait en fait d'une église catholique (ce qui est tout aussi curieux…)
Nous filons ensuite à la Pensão Diversi, où j'ai réservé pour trois nuits la même chambre que la semaine dernière. Bien sûr, elle n'est pas dispo mais le réceptionniste me promet qu'elle sera libre ce soir. Je pose en attendant mes affaires dans une autre chambre. De plus, Mario n'est pas au courant qu'il doit payer la première nuit, ainsi que mon déjeuner et diner d'aujourd'hui. Encore des problèmes en perspective…

Ligne de chemin de fer, près de Baia das Pipas

Musée provincial, Namibe

Je rencontre là Stéphane, un Belge d'origine indienne qui vit en Namibie depuis de nombreuses années. Où j'apprends des choses encore plus inquiétantes sur Jack, qu'il connaît. Finalement, de mauvaise grâce, Mario me laisse vers midi au restaurant Ponto de Encontro où il commande mon repas (juste un plat du jour) et me dit qu'il va revenir avec Jorge et les 212 dollars qu'il me doit. Je suis donc coincé et doit attendre. Si ça se passe comme mercredi dernier, je vais encore perdre ma journée. Je suis fatigué de l'Angola, vous ne pouvez pas savoir, l'une des pires expériences de ma vie. Le circuit le plus cher à la journée (et de très très loin…) que j'aie jamais fait c'est transformé en véritable fiasco. Et, là, une question se pose : dois-je laisser un pourboire à Mario alors qu'il s'est montré très désagréable et peu attentif, n'en faisant qu'à sa tête, la dernière semaine du circuit ?

En attendant, je travaille un peu sur la table où j'ai déjeuné en terrasse, mon 3G téléphonique fonctionnant bien. Après mon petit repas, je reçois un appel de l'attaché de l'ambassade française en Angola ; je le rencontrerai à Luanda pour savoir comment s'organiser pour la plainte à la police et le contact au ministère de l'hôtellerie et du tourisme.

Restaurant Ponto de Encontro, Namibe

Avenue Marginal, Namibe

Puis, vers 15H30, un homme se présente : c'est Jorge, l'homme qui, d'après Catherine, est responsable de mon tour en Angola (celui qui a fourni ses coordonnées pour l'obtention du visa). Je pensais que c'était un métis, mais c'est un Blanc. Il ne me regarde pas en face en me parlant et brode pour me dire qu'il n'est pas associé avec Cunene Tours et en aucun cas responsable de mon circuit, que Jack ne lui a pas envoyé d'argent, qu'il ne peut me rembourser l'argent emprunté par Mario, que Jack est prêt à me rembourser deux jours de circuit (alors que j'ai perdu plus d'une semaine !) etc etc. Il appelle même Jack et j'entends la discussion au téléphone, rien n'avance mais, en effet il ne semble pas responsable, contrairement à ce que m'a écrit Catherine hier. Une histoire de fou ! Je lui dis que je n'accepterai pas un hypothétique remboursement de deux jours, sept jours me semblant le minimum (et encore !). Je me lève pour aller de ce pas à la police pour porter plainte. Il me retient et me dit qu'il paiera (comme convenu) mes repas du jour et ma chambre pour la nuit et que Mario viendra à l'hôtel, aujourd'hui même, un peu plus tard, me rembourser l'argent emprunté. Je verrai bien si c'est vrai ou encore un mensonge.

Enfants aux sternes, plage de Tombwa

Petit vendeur, terminal des bus Macon

L'enfant et l'oiseau, plage de Tombwa

Très fatigué, je rentre à l'hôtel, par la plage, vers 16H ; ma chambre n'est toujours pas libre.
J'arrive à joindre mon avocat, qui connaît déjà le dossier et me dit de ne pas accepter d'arrangement amiable, que je pourrai gagner sans problème en justice deux à trois fois le coût de mon circuit. J'attends déjà de voir si j'ai une autre proposition plus raisonnable dans les jours qui viennent.
J'attends Mario jusqu'à 19H, il ne vient pas, je lui téléphone, il me dit « demain » mais me demande de le rejoindre au restaurant où il se trouve avec Jorge. Je ne veux pas attendre demain (car ce sera encore demain, ça fait 10 jours que ça dure), me mets en colère et les menace d'aller porter plainte. Ils s'en foutent. Alors que je suis au poste de police, Stéphane (de ce matin) me demande de revenir car Mario a l'argent. Ce que je fais. Jorge n'est plus là, Mario me remet en effet

l'argent, c'est déjà ça, et me dit qu'il ne veut plus me voir. Au moins la question du pourboire est réglée ! Et il refuse de ma payer le repas de ce soir, prévu au contrat. Quant à la chambre, je ne sais pas ce qu'il fera.
Je vais alors visiter l'hôtel Ibis Styles Iu qui a ouvert aujourd'hui. Belles chambres singles à 88 €, petit déjeuner et Wifi compris. Evidemment, c'est 60% plus cher que le conteneur où je loge mais ça n'a rien à voir. Peut-être changerai-je demain, bien que l'hôtel soit moins bien placé (loin de la plage) car je n'ai pas réussi à avoir la chambre que j'avais réservée, le client ayant refusé de la libérer (ce dont je me doutais).
J'écris à Catherine pour lui dire ce que je pense. C'est lamentable et scandaleux de traiter un client comme ça, surtout au tarif réglé pour les prestations ! Du coup, courrier de Jack son mari, qui me demande un rapport précis et circonstancié, ce que je fais, jusqu'à minuit (j'ai heureusement pris des photos de tous les incidents)

Le nouvel hôtel Ibis Styles Iu, Namibe

Fourmi blanche, Namibe

Mardi 7 : Mal dormi, évidemment, avec tous ces problèmes. Lever à 6H. Je fais un courriel supplémentaire à Jack, choses oubliées hier soir (je suis tellement fatigué). Je ne cache pas que tout cela me fait peur : une vie ne compte pas beaucoup en Angola… Et je dois encore attendre ici deux jours (vol pour Luanda jeudi après-midi)
Quant à ma chambre/conteneur : la climatisation est beaucoup moins bruyante que dans l'ancienne chambre. Par contre trou dans la vitre de la salle de bain (moustiques) et fenêtre dont la fermeture est cassée. Et, une nouvelle fois, pas d'eau chaude à la douche (qui gicle de partout).
Durant mon petit-déjeuner, Mario passe payer la chambre, c'est déjà ça. Il me téléphone plus tard pour me demander de lui rembourser la première recharge 3G qu'il m'avait pourtant offert, préférant payer un hôtel beaucoup moins cher mais sans Wifi. J'accepte mais, quand il vient, je lui déduis le coût du repas d'hier soir qu'il devait régler. Il fait la gueule, d'autant plus que Jack lui a envoyé copie de mon rapport. Catherine m'avait un peu mis au parfum avant mon départ : « Mario est extrêmement gentil mais parfois il peut être aussi directif, dans tous les cas il est débrouillard. Surtout vous mettez les choses au point dès que nécessaire et vous évitez toute embrouille pour l'argent. » Et moi qui pensais qu'elle exagérait !

Le port, Namibe

J'ai un poisson !

Je discute un bon moment avec Stéphane (et son associé) : son père possède un hôtel à Windhoek et lui voudrait monter en Namibie, à Cunène (comme Jack), une agence de voyage qui proposerait des circuits « tribus » en Namibie et Angola. Il recherche des correspondants en Europe qui pourraient lui envoyer des clients. Discussion qui se termine en queue de poisson car il s'occupe de plusieurs projets à la fois et passe son temps au téléphone (donc je m'en vais).
Puis, à midi, je récupère ma première chambre/conteneur, que je préfère même si la clim est hyper-bruyante (parce qu'en bout, côté plage). Je vais déjeuner à 13H, toujours au même restaurant, à 10 mn à pied. Mario est là avec des copains, déjà bien éméché, et je me mets de l'autre côté de la terrasse (il sera toujours là, à boire des bières, quand je partirai à 15H30 ; il m'avait dit qu'il rentrait chez lui, à Lubango, aujourd'hui). Quant à moi, poulet en sauce, riz et coca (et je n'ai plus

mal au ventre). Retour en flânant par la plage, il fait frais, ciel gris et brise, alors que la météo annonce 36°. Cette plage, à toute heure, a ses baigneurs. Il faut dire que les écoliers en Angola, comme dans beaucoup de pays sous-développé, ont classe soit le matin (7H30/12H), soit l'après-midi (12H30/18H), soit en soirée (18H30/23H). Ils ont donc pas mal de temps libre pour faire du sport ou profiter de la plage.
Fin d'après-midi calme, je revis. Beaucoup de temps devant moi, je déstresse. Lecture, ordinateur. Diner au restaurant de la pension d'un steak à cheval. Pas facile de manger un steak à cheval ! Vous avez essayé ? Mieux vaut être à l'arrêt…
Je me couche tôt, 21H30.

En costume...

Black and white, Namibe

Laveur de voitures (et mendiant), Namibe

Mercredi 8 : Réveil 5H45, excellente nuit. Ma première journée vraiment seul en Angola, la liberté ! Aussitôt je vais me balader sur la plage où, déjà, des gens courent, des jeunes marchent, un cahier à la main, révisant leurs cours, des pêcheurs partent sur leur bout d'embarcation de polystyrène, bien d'autres sont déjà à l'horizon. Je n'ai plus peur de me balader là, la plage m'a apprivoisé (avais-je fait un accès de schizophrénie la semaine dernière ?). Pas de vent ce matin.
Réponse de Jack : à titre de compensation, il me propose un nouveau tour gratuit de 7 jours en 2018 à partir de Ruacana (Namibie) pour revisiter les tribus d'Angola. Je décline sa proposition. Comment pourrais-je revenir en Angola dans les mois qui viennent ? Ma déception est tellement profonde qu'il me faudra des années pour la digérer ! Et comment pourrais-je lui faire de nouveau confiance ? De plus, deux autres agences, dont une locale et sérieuse (j'espère), m'ont déjà elles-aussi proposé des tours gratuits de huit jours ! Et puis il y a tout ce que j'ai appris entre-temps sur Jack, qui est connu ici comme le loup blanc, même par la police qui semble avoir un dossier sur lui. Je ne parlerai pas ici, pour le moment en tout cas, de ces faits et élucubrations. De toute façon vous ne me croiriez pas !
Pendant le petit-déjeuner en terrasse sous une paillotte, des dauphins apparaissent dans l'océan, à une centaine de mètres. Spectacle sympa auquel je ne m'attendais pas !
Je verse du lait dans mon café noir, il devient marron. Je me suis toujours demandé pourquoi. Si l'on mélange du noir et du blanc, cela devrait faire du gris, non ? Pareil pour les hommes et le métissage. Bizarre…

Dauphins, Namibe

N'gola, la bière d'Angola

Puis je bouquine sous la paillotte. Vers 10H, le soleil est déjà très haut, peu d'ombre ailleurs, mais le vent s'est levé et c'est bien agréable. La météo annonce 36° à 13H. L'Equateur n'est pas loin, aussi l'astre qui nous fait vivre ne va ni au nord ni au sud, mais fait un cercle au-dessus de ma tête. Et il chauffe…
Je retourne déjeuner au Ponto de Encontro, mais, à quarta-feira (mercredi), c'est fermé, je ne savais pas. Du coup je prends un quart de poulet grillé accompagné de frites à un kiosque presqu'en face. En Angola, la plupart des bars, restaurants et kiosques sont sponsorisés par N'Gola, la bière nationale : devantures, tables, chaises, verres… Autour de moi plusieurs jeunes filles allaitent leur bébé, je n'ai jamais vu autant de bébés qu'ici ! Ni autant de jolis seins ! Trois Mucubals, deux hommes et un garçon d'une dizaine d'années, essaient de vendre à la patronne des poulets, tous attachés ensemble, et des sacs d'œufs. Visiblement ça ne marche pas…

A la plage, Namibe

A la plage, Namibe

Monde fou sur la plage, surveillée par des maitres-nageurs-sauveteurs. Pratiquement que des enfants et adolescents ! Pourtant, ce n'est pas un jour férié. Mais il fait si beau ! Et puis il ne doit pas y avoir grand-chose d'autre à faire. Quoique… Un peu à l'écart, deux jeunes copulent. Plus loin une jeune fille taille une pipe à son copain (même à Baia das Pipas je n'ai pas vu ça !). Un fou à tête de rasta se balade en veste et culotte de femme, rose, en injuriant le ciel et la terre. Trois gamins enchainent roues et incroyables sauts périlleux ; mais comment font-ils ? Moi qui n'arrive même plus à mettre mes chaussettes ! Encore plus loin, un navire échoué, à moitié enseveli dans le sable, attend sa ruine complète. Des pêcheurs rentrent, dans leur frêle embarcation. Une fille passe et repasse, elle me semble faire la plage (pas de trottoirs ici…). Lorsque le soleil baisse, je rentre à l'hôtel. Dans les arbres croassent des corbeaux. Crôa, crôa, crôa…
Diner à l'hôtel d'un steak à cheval, comme hier ; en fait très peu de choix : du poisson aussi, mais je préfère éviter (Arrête, arrête, ne me touche pas, je t'en prie, aie pitié de moi...). Coucher vers 22H45. Quelle bonne journée !

Enfant acrobate, Namibe

Restes de bateau, Namibe

Jeudi 9 : Nuit agitée et insomnie. Je me lève vers 6H. Il fait beau. Des échassiers (aigrettes ?) tournent au-dessus d'un pêcheur qui rentre. Un Quad passe sur la plage, le premier que je vois (maître-nageur).
J'ai pratiquement terminé les dossiers pour l'ambassade et le ministère de l'hôtellerie et du tourisme.
Petit-déjeuner avec Rui, le patron de l'hôtel et de l'agence ; il me fait de nouveau sa proposition de tour de huit jours gratuits dans les tribus si je trouve 4 ou 5 autres personnes (qui paieraient leur part), en mai ou juin 2019. Il m'enverra le programme et les conditions. Mais je pense que je ne trouverai jamais assez de compagnons pour cela et je n'ai pas vraiment la tête à organiser un tel circuit… Il met aussi en place pour moi un transfert gratuit pour l'aéroport en début d'après-midi, c'est bien. Un phoque nage à une centaine de mètres du bord, photo difficile. Par contre, je réussis celle d'un vol de pélicans gris. Une folle, un peu effrayante, mange du sable et crie. Une femme est poursuivie par un homme, le rabrouant, mais il insiste. Elle crie, personne ne bouge, mais le type retourne sur ses pas. Cette plage est somme toute distrayante !

Le premier ponton de Namibe

Vol de pélicans gris, Namibe

Je déjeune à l'hôtel d'un poulet (bicyclette)/frites. 36° annoncé mais, avec le vent et à l'ombre, il fait bon. Je quitte mon conteneur vers 14H, le pick-up de l'hôtel me conduit à l'aéroport Yuri Gagarine, 15 mn au sud (route de Tombwa). Ce bâtiment, de belle architecture moderne, semble neuf (il a moins de 5 ans). Je n'obtiens pas l'autorisation de le photographier (en fait, je n'aurais pas dû la demander). L'ensemble me paraît immense, disproportionné pour 4 vols par semaine de/pour Luanda (seule destination desservie). L'enregistrement est long ; peu de passagers mais les Angolais ne semblent pas des rapides (je l'ai déjà constaté à l'hôtel : trois coups de balais, 5 mn de pause…). Je refuse d'enregistrer à mon compte une caisse contenant, paraît-il, du poisson ; pas besoin de problèmes supplémentaires, n'est-ce pas ?

Phoque, Namibe

Héron cendré et hérons intermédiaires, Namibe

Petit tour aux toilettes avant d'embarquer : les portes ne ferment pas (comme presque partout en Angola), pas de papier, pas d'eau, pas de savon au lavabo ; c'était bien la peine de construire un si bel aéroport pour ne pas savoir le gérer !
Plusieurs contrôles avant de monter dans l'avion, un Boeing 737-700 de la TAAG, la compagnie angolaise : il faut notamment aller vérifier ses bagages sur la piste (on est sûr au moins qu'ils arriveront…).
L'avion est plein au 2/3. Place hublot au cinquième rang. Une femme énorme est assise à côté de moi, débordant de sa place et m'esquichant ; je crois que c'est la copine de Norbit (Eddie Murphy).

A la plage, Namibe

Quad d'un maître-nageur, Namibe

Décollage à 16H10. Je suis installé du mauvais côté, face au soleil, photos impossibles (et ce sera pareil à l'arrivée !). Superbe hôtesse, une métisse aux yeux bleus. Petite collation et eau minérale.
Ciel très couvert durant tout le vol, sauf en arrivant sur Luanda, ville vraiment très étendue (plus de 7 millions d'habitants). Atterrissage à 17H20. Moi qui croyais descendre dans les premiers, je suis refait : seuls les premières classes descendent par l'avant, tous les autres passagers par l'arrière ! Bus jusqu'au terminal, immigration (?), attente des bagages, tout cela prend 50 minutes. Le chauffeur de l'hôtel Thomson House m'attend et nous mettons plus d'une demi-heure pour nous y rendre. J'ai réservé cet hôtel sur Hôtels.com fin août. Première mauvaise surprise : alors qu'il est indiqué à 1 km de la forteresse Saint-Michel, ce qui rendait le vieux centre facile à rejoindre à pied, il se trouve en fait à 5 km de là ! Seconde mauvaise surprise : j'avais réservé pour quatre jours, une fois n'est pas coutume, une suite Deluxe de 40 m² avec coin cuisine (108 euros la nuit avec petit-déjeuner), je me retrouve dans une chambre normale moitié plus petite ! La suite n'est pas dispo ce soir. « Demain » me dit-on (le fameux demain angolais). Je ne suis vraiment pas content, tout foire pour moi dans ce pays ! Pour me dédommager, on m'offre le transfert aéroport, le diner ce soir (très bon) et une heure de massage (je ne sais pas quel type de massage, ce sera la surprise). Et demain, si la promesse est tenue, je devrais refaire mon sac pour changer de chambre. Bon point : le Wifi marche très bien et la télé a une chaine en français : TV5 Afrique. La chambre donne, comme prévu, sur la plage ; mais, entre les deux, passe l'avenue, bruyante.
Après le diner, je travaille jusqu'à 23H30. Boules Quiès.

Mon Boeing de la TAAG, Namibe

Survol de Luanda

Vendredi 10 : Bonne nuit mais réveil dès 5H30, j'aurais bien dormi une heure de plus. Ciel gris. Aucunes nouvelles de Jack depuis mardi. C'est aujourd'hui que j'ai rendez-vous à l'ambassade de France et, peut-être, au ministère.
Petit-déjeuner sous forme de buffet simple mais suffisant. Puis je fais mon sac et le laisse à la réception, j'espère qu'on ne m'a pas raconté de bobards et que j'aurai ma suite en revenant. Je quitte l'hôtel à 8H et prends un minibus-taxi collectif (Kandongueiro) juste en face. Nous remontons l'ilha do Cabo, l'île où se trouve l'hôtel, qui n'est plus qu'une presqu'île puisque reliée au continent par un pont. Plages de sable à ma droite, côté océan. Il me dépose au pied de la fortaleza de São Miguel, c'est par là que je vais commencer ma visite de Luanda. Une rue y grimpe et j'ai un peu de mal (il faut vraiment que je maigrisse, comment vais-je faire mon trek de trois semaines au Népal en avril ?).
Mais, surtout, il fait déjà chaud ; la météo n'annonce que 28° vers midi, et j'ai pourtant l'impression qu'il fait déjà bien plus que ça. Beaux flamboyants en fleurs.

Plage, ilha do Cabo, Luanda

Habitation, vers la forteresse de São Miguel, Luanda

Entrée de la forteresse assez particulière, avec des bas-côtés forgés. Ce fort a été bâti en haut d'une colline par les Portugais à la fin du XVIème siècle mais les bâtiments ont visiblement été repeints récemment. Endroit plutôt plaisant qui offre de belles vues sur la ville et les alentours. Beaucoup de grues en ville : ça construit de partout. Il contient le musée

national d'histoire militaire dont seul une partie est ouverte, le responsable ne trouvant plus la clé de l'autre. La pièce que je visite, qui tourne autour d'une cour, est ornementée sur tous les murs d'azulejos bleus (carrelage) : ils représentent d'un côté des scènes de vie ou historique d'Angola à l'arrivée des Portugais ou après, de l'autre côté des tableaux de sites naturels ou d'animaux. Superbe. A part cela, quelques armes sont présentées sus vitrine, ce n'est pas le plus intéressant. Par contre, dans la grande cour de la forteresse, sont présentés des engins de guerre et même deux avions.

Forteresse de São Miguel, Luanda

Azulejos, au musée national d'histoire militaire, Luanda

Redescente en ville et balade le long de la baie entre le cercle nautique et la banque nationale d'Angola, sise dans de beaux bâtiments. Cet espace au bord de l'eau est plutôt bien aménagé, avec une piste cyclable, des espaces verts, des arbres et des bancs. Un podium est en cours de montage : Bob Sinclar joue ici ce soir ! Incroyable, non ?
Je marche un moment, et ça monte, pour rejoindre l'ambassade de France où, bizarrement, je dois laisser mon téléphone aux gendarmes à l'entrée (et sans contrôle du passeport). Thierry Dengler, le consul et Julien Pieffet, son attaché que j'avais eu au téléphone, me reçoivent fort aimablement et nous discutons un bon moment de mes péripéties angolaises. Je reçois des conseils, notamment en ce qui concerne le ministère de l'hôtellerie et du tourisme (ne pas m'y rendre ici mais leur écrire dès mon arrivée en France) et la sécurité à Luanda : où j'apprends que le quartier où je loge est particulièrement dangereux la nuit. Je dois faire très attention (mais comme je ne sors pas la nuit, ça ira).

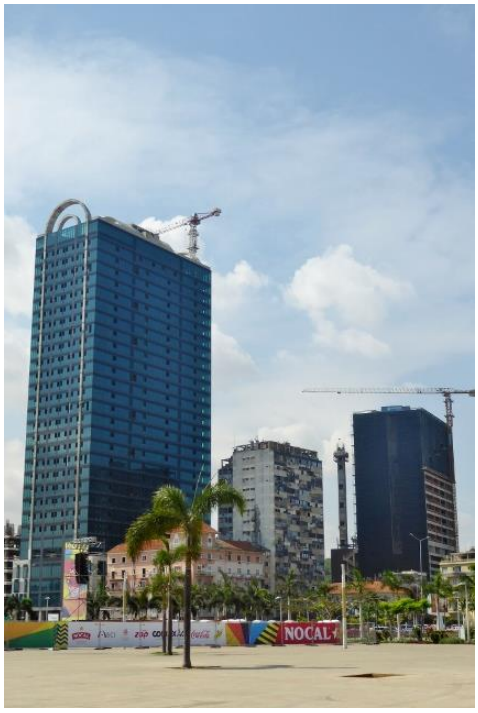
Vue depuis la forteresse de São Miguel, Luanda

Je continue ma balade sous la chaleur, passe devant le palais du gouvernement de la province de Luanda et visite l'église Nossa Senhora do Carmo, datant du XVIIème siècle. Je la trouve jolie mais elle aurait bien besoin d'une rénovation. Plus loin, belle demeure coloniale abritant le centre culturel du Brésil et, juste après, une demeure quasi-similaire abrite le musée national d'anthropologie : collection d'objets assez fournie mais photos interdites.

Maisons coloniales, Luanda

Eglise Nossa Senhora do Carmo (XVII S), Luanda

C’est l’heure de déjeuner : hamburger assez quelconque dans un kiosque de rue puis deux boules de glace italienne chez « Be delicious » (nougat/café, décevant, sans goût réel). Mais je profite au moins de la climatisation, ça fait du bien.
Puis je pars à la recherche d’un billet et d’une pièce qui me manquent pour compléter la collection angolaise que je vais ramener à ma sœur. Rares, je les cherche en vain depuis plusieurs jours chez les commerçants et stations-service. Aujourd’hui je fais une pharmacie, deux alimentations et trois banques pour rien. On me dit d’aller à la banque nationale d’Angola devant laquelle je suis passé ce matin ; c’est un peu loin mais que ne ferai-je pas ! Manque de bol, elle est fermée, elle n’ouvre que de 9 à 11H. Zut ! J’abandonne.
Je repasse devant le monument du soldat inconnu, moderne. A côté, sur un mur, affiche du nouveau président de la république avec le slogan "Améliorer ce qui est bien, corriger ce qui est mal" ; belle formule.



A Luanda

Jeux d'enfants, Luanda

Monument du soldat inconnu, Luanda

Je me sens vraiment fatigué et reprend un taxi collectif pour retourner sur l’ilha do Cabo. Il me dépose devant mon hôtel, à la superbe et originale façade. Cet hôtel, je dois le dire, est une véritable œuvre d’art ; le propriétaire, américain l’a aménagé avec un certain goût. Des tableaux ou objets d’art ou d’artisanat décorent les murs, beaucoup de choses sont faites avec des matériaux de récupération ; tout est à vendre au profit des artistes qui les ont faits (très cher : 100 US$ le masque !)
Je dois attendre 45 minutes dans la salle à manger car ma suite, cette fois au troisième étage (sans ascenseur), toujours vue plage, n’est pas encore prête. Et puis nouvelle déception : si la suite est grande, la kitchenette espérée consiste juste en une plaque chauffante portative, rien d’autre : ni microonde, ni assiette, couverts ou ustensiles de cuisine, ni évier ; si, une grande table… sans chaises. C’est un peu fort ! Dans ces conditions j’aurais réservé une chambre normale, bien moins chère ! En plus, le studio est moins pratique que ma chambre d’hier, la télé se trouve dans le salon et le bureau dans la chambre. Le grand lit (2x2 m) grince et je suis juste sous la terrasse d’où viennent des boum-boum-boum. Le réceptionniste s’excuse : en effet, il n’y a pas de kitchenette, il va faire corriger l’annonce. Quant au bruit, il va demander au DJ de baisser un peu car il va y a avoir de la musique toute la nuit ce soir et demain soir (ce qu’à priori, il ne fera pas). Du coup, j’écris à Hotels.com pour me plaindre de tout cela. Puis je veux diner : refusé, il fallait réserver, on ne m’en avait pas averti. Il y a des moments comme ça où rien ne va… Travail jusqu’au coucher, vers 23H. Toujours mal à l’épaule.

Banque nationale d'Angola, Luanda

La "kitchenette", hôtel Thomson House, Luanda

Samedi 11 : Réveillé vers 5H par la circulation incessante, mes boules Quès étant insuffisantes ; aucune insonorisation, la fenêtre ne fermant pas correctement (je n'ai pas encore vu en Angola de fenêtre coulissante qui ferme !). Je finis par me lever une demi-heure plus tard. Ciel gris et jeunes qui se promènent sur l'avenue, en bandes ou en couple (le couple angolais étant apparemment souvent composé d'un homme et de trois ou quatre femmes). Je me fais un café : comme dans ma chambre précédente, ma suite est équipée d'un petit frigo et d'une machine à café genre Nespresso (de marque Qalidus Delta), mais pas de tasse, petite cuillère, capsules et lait ; heureusement j'avais récupéré deux capsules au petit-déjeuner hier.
Je lis les consignes de l'hôtel. Où j'apprends que l'hôtel n'a été ouvert qu'en 2015, que le propriétaire s'appelle Alexander Thomson-Payan (président de la Holding TGI, Luanda, Londres, Miami, Hong-Kong), que des bicyclettes des clients sont mises gratuitement à disposition et qu'une heure de massage coûte près de 38 € (au cours de change de le rue). Je dois avouer que, mis à part les problèmes cités concernant ma réservation, cet hôtel de 16 chambre est plutôt plaisant, agréable même (http://thomsonarthouse.com/).

Hôtel Thomson House, Luanda

A l'hôtel Thomson House, Luanda

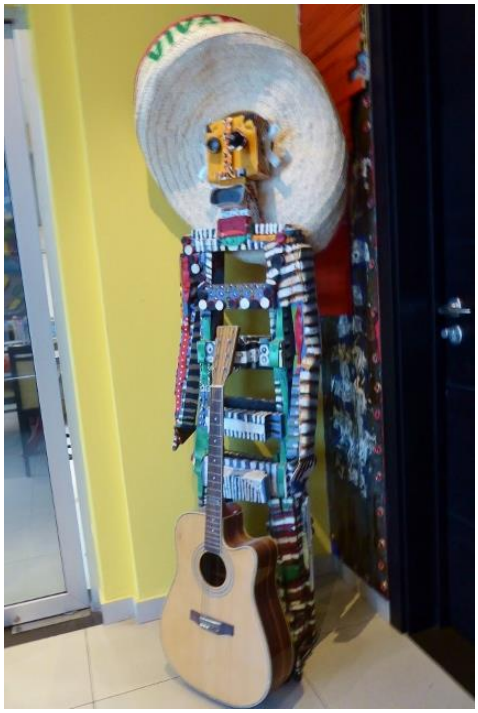
Puis je veux travailler : pas d'Internet (en général il est rapide, mais ça coupe quelquefois et je ne vais pas déranger la réception à cette heure pour ça). Petit-déjeuner, ouf, j'avais faim (faut le nourrir, un corps de 110 kg !). Pendant ce temps, le routeur a été relancé et le Wifi fonctionne à mon retour dans ma chambre.
Je ne sais pas ce que je vais faire aujourd'hui ; visite de l'île ? Je n'ai plus qu'un livre à lire, je n'ai pas trouvé de librairie hier et, idiot fatigué que je suis, j'ai oublié de demander où en trouver au consul. L'hôtel ne dispose que de livres en anglais et portugais, ça ne me tente pas.
Comme chez nous, le 11 novembre est férié ici, mais évidemment pas pour la même raison : c'est la fête nationale, le jour de l'indépendance (acquise, je le rappelle, en 1975). Renseignements pris à la réception : pas de manifestations particulières pour cette fête aujourd'hui ; cela me semble bizarre, mais… Du coup, j'emprunte une bicyclette de l'hôtel, un peu petite pour mon corps musculeux, et pars faire le tour de l'île du Cabo. D'abord à l'ouest, jusqu'à la charmante église Nossa Senhora do Cabo, bleue et blanche, construite en 1669 ; à côté, un couvent de sœurs salésiennes.

Peinture murale, hôtel Thomson House

A l'hôtel Thomson House, Luanda

A l'hôtel Thomson House, Luanda

En retrait de l'avenue principale, qui longe la plage, quelques ruelles sales, de petits quartiers pauvres et vivants. Là, je m'y sens en sécurité mais n'y viendrais certainement pas de nuit (de vrais coupe-gorges). Tour rapide dans un grand parc délabré : un groupe de personnes se tenant par la main chantent sur l'herbe, des adventistes sans doute. Partout, des tas d'ordures et, au milieu, deux tentes ! Terrain de camping ? Retour sur l'avenue, demi-tour vers l'est, pancartes indiquant des églises, Assemblée de Dieu, Adventistes et d'autres dont je n'ai jamais entendu parler. Il fait encore 28° mais le soleil est le plus souvent caché et une brise souffle ; j'ai moins chaud qu'hier.
Je roule jusqu'au bout de l'île. Passé mon hôtel, nombreux hôtels, guesthouses et restaurants, secteur très touristique. Pas mal de monde sur les plages. Groupe de sportifs qui s'entrainent, Blancs qui boivent sous des parasols, kiosques à burgers et boissons, pêcheurs à la ligne. Un vendeur de CD/DVD passe : je trouve le MP3 de Paulo Flores que je cherchais (c'est, avec Bonga dont j'avais vu un concert à Marseille en 2012, le meilleur chanteur d'Angola).
Retour à l'hôtel, ma balade n'a duré qu'un peu plus d'une heure.


A l'hôtel Thomson House, Luanda

A l'hôtel Thomson House, Luanda

Nossa Senhora do Cabo, ilha do Cabo

Je repars un peu plus tard pour rejoindre un restaurant que j'ai repéré à quinze minutes à pied. Attablé sur le trottoir, à l'ombre, j'y mange un poulet grillé entier, excellent, accompagné de frites (12 €, très bon marché pour le quartier). Beaucoup de vie dans la rue, mais c'est un peu difficile de manger devant tous ces gens qui passent en lorgnant mon assiette. Je n'arrive pas à finir et je donne finalement les deux ailes, que je comptais garder pour ce soir, à un clochard de passage.
Puis, de nouveau dans ma chambre, petite sieste et lecture.
J'ai réservé à 17H mon heure de massage gratuite, on me dit à la réception de revenir dans une demi-heure. Je remonte les trois étages (pour la dixième fois, peut-être, aujourd'hui). Plus tard, dans la salle de massage, je ne sais dans quelle tenue me mettre ni de quel genre de massage il s'agit, d'autant plus que la petite (et mignonne) masseuse me dit de me déshabiller. Je garde mon slip, ce n'est pas aujourd'hui que je vais perdre ma virginité. Elle est petite mais costaud, et me masse (presque) toutes les parties du corps. Je m'aperçois que je suis vraiment noué : le dos, les jambes même. Les dernière minutes sont réservées à mon épaule droite, qui me fait un peu moins souffrir. Bon, réellement, ça m'a fait du bien.
Bonne douche dans ma chambre, puis journal de bord. Diner d'un sandwich et coucher vers 23H.

Aire de camping ou dépôt d'ordures ? ilha do Cabo, Luanda

Tout au bout de l'ilha do Cabo, Luanda

Dimanche 12 : Des boum-boum au moins jusqu'à 3H du matin ! Je suis monté hier dans la journée sur la terrasse : le DJ et ses baffles sont installés juste au-dessus de mon lit ! Et le son passe surtout par le circuit de ventilation de ma salle de bain. Bon, ce soir je crois qu'il n'y aura pas de musique.
Café dans ma chambre en attendant le petit-déjeuner. Première réponse d'Hôtels.com concernant la tromperie sur ma suite : « Nous sommes désolés d'apprendre les inconvénients survenus lors de votre séjour. Suite à votre requête, nous avons remonté votre dossier au département des relations clientèle qui ne manquera pas de donner la suite qu'il convient à votre requête dans un délai maximum de 28 jours. Nous souhaitons vous préciser que chaque courrier entraîne des recherches, de manière à y apporter une réponse adéquate. À cet égard, nous nous efforçons d'être à votre écoute et de faire en sorte que notre réponse reflète les exigences d'Hotels.com en matière de qualité de service. » Délai maximum 28 jours ! Autant dire que le problème, très actuel, ne sera pas réglé ! Je leur réponds, évidemment.

Encore des photos de l'hôtel Thomson House…

Ciel gris, comme chaque matin depuis que je suis à Luanda. Lorsque je remonte du petit-déjeuner, avant 8H, le soleil apparaît dans un ciel gris-bleu. Des pêcheurs rentrent de la pêche, d'autres relèvent leurs filets.
Puis des familles arrivent, s'installant sur la plage. Moi ça ne me dit vraiment rien. Je suis trop dégouté de l'Angola, de ce pays que je me faisais une telle joie de découvrir ! Je préfère rester dans ma chambre et commence à écrire des articles sur ce que je viens de vivre pour différentes revues de tourisme que je connais ainsi que des courriers de mise en garde aux guides de voyage francophone et anglophone d'Angola et Namibie.
Le dossier pour le ministère de l'Hôtellerie et le Tourisme d'Angola, en portugais, est prêt lui aussi, ainsi que celui pour mon avocat (cela représente beaucoup de travail). Il ne faut pas que d'autres voyageurs se fassent piéger et dépouiller par Cunène Tours et Catherine Gier (dont je n'ai plus de nouvelles, ce qui est affligeant) comme je l'ai été. Ainsi, à mon retour en France, je n'aurai plus qu'à envoyer tout ça. Le plus navrant n'étant pas qu'un circuit se déroule très mal, cela peut arriver, mais qu'on me laisse me dépatouiller et qu'ensuite on se foute de moi en ne me proposant pas une solution acceptable d'indemnisation. Rira bien qui rira le dernier… En attendant, outre l'argent, j'ai perdu énormément de temps. Et ce n'est pas fini !

Retour de pêcheurs, ilha do Cabo, Luanda

Remontée de filets, ilha do Cabo, Luanda

Je sors tout de même pour aller m'acheter dans la rue, près de l'hôtel, des brochettes de viande, excellentes, que je déguste dans ma chambre. Chaque fois sue je croise une jeune femme je me fais la même remarque : si elle ne porte pas un enfant dans le dos, elle en a un dans le ventre (et souvent les deux). Mais où va ce monde ?
L'après-midi passe vite, finalement, entre travail, lecture et télévision (sur TV5, bon reportage sur le prince héritier d'Arabie Saoudite, réformateur moderne qui pourrait être roi d'ici quelques mois ; ce pays s'ouvrira-t-il alors au tourisme ?)
Coupure d'électricité en fin d'après-midi, mais l'hôtel est équipé d'un groupe électrogène. Diner d'un sandwich préparé au petit-déjeuner. Coucher à 22H30. Pas de fête disco au-dessus de ma tête ce soir. Ouf !

Voiliers, ilha do Cabo, Luanda (de ma fenêtre)

Plage, ilha do Cabo, Luanda (de ma fenêtre)

Lundi 13 : Bonne nuit, malgré l'épaule qui me fait souffrir (qu'ai-je donc ?). Réveil un peu avant 6H. Nuages… jusqu'à 9H. Ce matin, je reste dans ma chambre (je ne descends que pour prendre mon petit-déjeuner : réponses à mes courriels, lecture, préparatifs. A midi, check-out : je quitte ma suite et m'installe en bas dans le salon/salle à manger. Déjeuner d'un sandwich acheté dans la rue (au foie, en plus, est-ce ben prudent ? Mais je n'ai rien trouvé d'autre…) et de biscuits. En fait, j'avais envie d'un poulet entier, comme samedi : j'ai résisté…
J'ai changé trop de dollars en début de voyage, devant servir à monnayer les photos de tribu. Comme les Kwanza n'ont aucun cours international, je dois les changer avant mon départ ; et il semblerait que cela soit refusé à l'aéroport. Seule solution : le rue, mais au centre-ville ; long et compliqué. Autre solution : voir si je ne trouve pas dans mon hôtel un étranger qui aurait besoin de monnaie locale. Très aléatoire. Ou alors tout dépenser à l'aéroport (environ 142 US$ au cours de la rue, 300 au cours officiel). Et j'y suis arrivé : à l'hôtel, j'ai pu tout échanger au cours de la rue avec une Brésilienne et un Américain. Enfin la chance me sourit un peu !

Plage et pêcheurs, ilha do Cabo, Luanda

Poulet entier (déjeuner de samedi), ilha do Cabo, Luanda

Départ pour l'aéroport à 20H30, avec le véhicule de l'hôtel (18 €). Le chauffeur roule comme un fou, je crains pour mes jours ! Mais nous arrivons finalement sans problème à destination. J'obtiens rapidement ma carte d'embarquement, passe les contrôles de sécurité (adieu bouteilles d'eau chérie) et d'immigration (ils me prennent encore une photo, la célébrité commence à me fatiguer quelque peu !). Je me réfugie alors dans une salle d'attente de ce bâtiment assez bizarrement aménagé. Il me reste encore à lire 120 pages de mon dernier livre (le dixième). Et le 3G ne passe pas.
A 22H30, après un nouveau contrôle de sécurité et une fouille au corps que le vigile apprécie visiblement, nous embarquons déjà dans le Boeing 777 de la British Airways. Le même que lors de mon voyage aller, sans doute, en tout cas présentant les mêmes caractéristiques, avec les deux tiers équipés de premières classes et classes affaires. Très peu de passagers (un bus a suffi) et, comme à l'aller, j'ai mes trois places près d'un hublot.
Décollage de Luanda à 23H10, avec 20 minutes d'avance ; c'est un fait assez rare ; le pilote doit avoir hâte de rentrer at home. Eh bien moi, je suis très content, très très content, de quitter enfin ce pays et de rentrer a minha casa. Content malgré tout d'avoir visité l'Angola dont je ne garderai sans doute pas un souvenir extraordinaire. Mais, grands voyageurs, si vous voulez un peu d'aventure et de piquant, quelque chose de banal, n'hésitez pas : l'Angola vous attend !
Cette fois, j'aurais dû encore écouter La Rivière : « Rien ne sert de courir, mieux vaut ne pas partir ! ». Quoi, que chuchotez-vous, ce n'est pas ça ? L'hôtesse anglaise qui m'a servi aurait mis du whiska dans mon Cocy ? Non, non, j'ai vérifié. « Méfie », comme on dit à Marseille ! Il m'est arrivé plusieurs fois qu'une femme essaye de me droguer pour abuser de moi, alors maintenant, « méfie » !
J'ai les yeux qui piquent, je m'allonge, me ceinture pour ne pas être réveillé la nuit et m'endors. Je suis cuit, cui-cui, cui-cui, vanné ; et rond et rond, petit patapon (vous comprendrez plus tard…) ! Il est minuit…

Vanneau, Carujamba

Héron cendré, Luanda

Mardi 14 : Quelle nuit ! Que de turbulences ! Je dors relativement bien durant 5H mais me réveille tout courbaturé, mal partout. Pas de chants d'oiseaux… A 6H (5H à London), nous survolons Marseille. Vite, un parachute ! Ça bouge de tous côtés, le mistral doit souffler !
Le petit-déjeuner est servi : un café et une barre de céréales, c'est tout ! Même pas un petit pain ! Et l'hôtesse qui renverse du café sur moi ; heureusement, la couverture dans laquelle j'ai dormi me protège. J'ai vu le moment où c'était elle qui me tombait dessus ! (pas la couverture, l'hôtesse !). Ah, ces nymphomanes !
Ça bouge, ça bouge, ça bouge. Faut-il qu'un avion soit solide ! Pour pisser debout, dans les toilettes tout à l'arrière de l'avion, il faut être très expérimenté. La queue remue de tout côté ! Et c'est bien sûr le moment que choisit le commandant de bord pour allumer le signal « Retournez à votre place » ! Ce que je fais… Mais en passant devant le coin des hôtesses, je les vois s'empiffrer de petits gâteaux : leur petit-déjeuner est mieux que celui des passagers ! Du coup elles m'en donnent un mais me demandent de la cacher aux autres passagers… Les temps sont durs !
Atterrissage à Londres Heathrow à 6H40, en avance de 25 minutes (durée du vol 8H30, décalage horaire -1H). Long transit de plus de 4 heures. Je passe déjà plus d'une heure, en me perdant, pour rejoindre par train le terminal 3. Tout est très mal indiqué, je me demande si ce n'est pas pire qu'à Roissy ! Je dois demander cinq fois mon chemin. A priori pas de correspondances directes : après l'immigration, il faut sortir dans le hall des arrivées, regagner celui des départs, repasser l'immigration et le contrôle des bagages à main (contrôle fait par des musulman(e)s, c'est bien la peine !). Qu'est-ce que c'est compliqué ! Heureusement que mon sac à dos est enregistré, lui, jusqu'à Marseille !

Fleurs de flamboyant, forteresse de São Miguel, Luanda

Une question : Heathrow est-il un aéroport ou une galerie marchande ? Il est impossible d'éviter les boutiques, il faut les traverser. Je m'asperge d'Hugo Boss en passant, toujours ça de pris. Ah, une fontaine d'eau fraiche (ce qui manque cruellement à l'aéroport de Marseille-Provence). Les toilettes sont propres, on mangerait par terre (je m'abstiendrai).
Pas la grande forme… Wifi gratuit. Et je termine mon dernier livre… La porte d'embarquement ne s'affiche que 30 mn avant le départ. Ne pas s'endormir. Grandes gifles dans la gueule. Les gens me regardent, effarés. Pourvu qu'on ne m'embarque pas. En France, il est maintenant interdit de donner des gifles, ce qui va certainement renforcer encore le pouvoir d'éducation des parents. Mais ici, à Londres ? Et à soi-même ?
J'embarque. L'Airbus A320 est presque plein, je suis tout au fond, avant dernière rangée, hublot. Vous vous en foutez ? Pas moi… Il va me falloir du temps pour débarquer, fouler ma bonne terre marseillaise…
Chaque fois que je prends un avion pour Marseille, en regagnant ma place, je dévisage tous les passagers… et ne connais jamais personne. Bizarre, non ? A Marseille même, en ville, c'est pareil : où sont donc les gens côtoyés à l'école primaire, au lycée, en fac, ailleurs. Déjà disparus, évanouis, évaporés ? Ou tellement changés qu'ils en sont méconnaissables ? Ah, la vieillesse…

Décollage en retard, à 11H20.Ciel gris à Londres, soleil sur la France.
J'ai faim, Dieu que j'ai faim ! Mais British Airways est pauvre : il faut payer en-cas et boissons ; et comme je n'ai pas de livres. Mes livres sont fini(e)s ! Sacrés Anglais, à ne jamais rien faire comme les autres. Des livres en monnaie ! On s'en fout maintenant, l'Angleterre va disparaitre, engloutie par des flots d'immigrants. Allah est grand ! Se laisser envahir ainsi…
Le pudding laisse la place aux poux dingues, le thé se prendra entre deux prières et les Lords se feront lourder ; quick, égorgés. Quel ramdam !
Je deviens fou, je crois. Taré. Raté. J'ouvre les yeux. P….., quel rêve !

Le Vieux-Port, Marseille

Le port, Marseille

Atterrissage à Marseille-Provence vers 13H45. Ma montre, que je n'avais pas touchée à Londres, est à l'heure. Mon sac est là et je file au Burger King (pas pu résister). Puis bus pour la gare marseillaise, métro et, enfin, chez moi.
CHEZ MOI !

Quelques jours plus tard, le jeudi 23 : beaucoup de mal à me remettre : médecin, traitement médical, nombreuses séances de kiné (dos noué à cause du stress vécu).
Jack m'a proposé, avec beaucoup de retard, une solution amiable pour… dans deux mois ! Quant à Catherine, elle n'a même pas daigné me répondre alors qu'elle est la première concernée. C'est bien triste d'avoir à faire avec des gens comme ça… Dossier remis à l'avocat qui va lancer les procédures (l'escroquerie est un délit puni jusqu'à 375 000 € d'amende et 5 ans de prison !).
Articles écrits pour plusieurs revues et guides de voyage.
Je viens de visionner mes photos d'Angola, cela m'a un peu remonté le moral. Que retenir de ce voyage ? Quelques belles rencontres, un pays vierge de tourisme, pas grand-chose à y voir si ce n'est le sud et ses tribus (la partie avortée de mon circuit), des gens sympathiques (mais aussi pas mal de désillusions). Et j'ai pu perfectionner mon portugais…

- - F I N - -